L. J. C. & M. I.

UNE MINE

DE

PIERRES DÉTACHÉES

A L'USAGE

DES CULTIVATEURS

PAR LEUR AMI

R. P. ZACH. LACASSE, O. M. I.

Missionnaire des sauvages.

SUITE A

"UNE MINE PRODUISANT L'OR ET L'ARGENT."

PRIX :— { 15 centins l'exemplaire. / $1.00 pour sept exemplaires.

QUEBEC,

DE L'IMPRIMERIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE,

Editeurs-Propriétaires du " Canadien."

1881

IMPRIMATUR.

† *E. A. Archpus Quebecen.*

A L'ANGE QUI VEILLE SUR LA PROVINCE DE QUÉBEC.

O bon ange ! à toi qui as été placé pour veiller sur les destinées d'un peuple qui m'est bien cher, j'offre ce petit volume. Puisses-tu, du haut des cieux, l'approuver !

Si, dans les desseins de Dieu, tu prévoyais que ce petit livre ne dût pas rencontrer les desseins de son auteur, fais en sorte qu'il n'obtienne aucun succès.

O bon ange ! toi à qui le ciel nous a confiés, dirige-nous dans les sentiers du salut et puissent tous les habitants de la province que tu gardes, chanter avec toi les louanges de Dieu !

L'auteur agenouillé devant l'image d'un ange dans l'attitude de la prière, te prie de ne pas oublier celui qui t'offre cet humble volume.

UN VIEUX PROTÉGÉ.

A NOS BONS HABITANTS ET ARTISANS DU CANADA.

Je viens vous faire une nouvelle visite. Vous m'avez si bien reçu la première fois, que je croirais manquer à un devoir de politesse aussi bien que de reconnaissance en ne faisant pas un autre "tour" dans la province.

Nos Seigneurs les Evêques ont encouragé ma première visite. Vos curés m'ont reçu partout à bras ouverts. Un désir me fut exprimé, ce désir avait pour moi la portée d'un ordre ; je dus alors partir sans retard, et vous me voyez chez vous ce soir en parfaite santé, quoique je fusse obligé de courir la plus grande partie du chemin.

Je viens de nouveau converser avec vous. Nous nous comprendrons encore cette fois-ci.

Dans mon premier livre, j'ai cherché à vous inspirer l'amour de la patrie, l'horreur de l'émigration et la beauté de la vie agricole.

Dans celui-ci, la conversation roulera sur des sujets détachés. On parlera de notre religion, des dangers que notre foi court au milieu de ce siècle ; on aura un mot sur la politique, l'agriculture, et

que sais-je ? le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Quelques-uns des sujets que l'on va traiter, demandent une attention continue, nous serons donc sobre du mot pour rire. Mon oncle Germain a bien voulu, cependant, me prêter de temps à autre son concours.

Nous parlerons bien simplement comme d'habitude.

Comme plusieurs bons prêtres m'ont manifesté le désir que je fisse un livre qui ne coûterait que 15 centins, je compte donc sur leur concours pour me défrayer de mes dépenses. Je ne veux faire que du bien avec le secours de la grâce de Dieu et l'approbation de monseigneur l'Archevêque et de ses suffragants.

D'ailleurs, ces 15 centins peuvent peut-être en rapporter des centaines—le tout est entre les mains de Dieu "qui donne l'accroissement."

Un autre petit volume devait précéder celui-ci, mais on me fit remarquer avec justesse que "le temps n'était pas encore venu." A plus tard donc. Bonne santé.

UNE MINE
DE
PIERRES DÉTACHÉES

A L'USAGE DES CULTIVATEURS.

DEUX ET DEUX FONT QUATRE.

Vous êtes bien certains, mes bons amis, que deux et deux font quatre. Ajoutez deux à deux, vous n'avez ni trois, ni cinq, ni quatre et un cinquième, mais quatre tout juste. C'est sur ce principe que repose la tranquillité commerciale. Donnez à chacun le droit de croire que deux et deux font aussi bien trois ou cinq que quatre et d'agir conformément à cette croyance, vous ne pourrez plus alors vendre un pot de blé sans vous battre ; à coup sûr, vous ne pourrez vous faire payer, si vous n'êtes le plus fort ; en vain, direz-vous : vous me devez 8 sols, car deux et deux font quatre et deux fois quatre font huit ; votre acheteur de répondre : deux et deux font trois et deux fois

trois font cinq, tiens, voici tes cinq sols et décampe, si non, tu n'auras rien ; car je vais appeler le préfet de la police qui va soutenir mon calcul, vu que la " liberté des comptes " la mille et unième liberté, conquise sur " l'obscurantisme " ecclésiastique, est reconnue par la loi—Or, je suis le plus fort ; donc va-t-en. Qu'aurez-vous à répondre à cette impérieuse conclusion, si la liberté du calcul est admise ?

• Mais, me direz-vous, c'est une vérité qu'on ne peut nier, qui porte sa preuve en elle-même, il faudrait être bon pour révoquer cet axiome en doute. Et, chers amis, aux yeux de la simple raison, pour ne pas parler de la foi, de quel nom doit-on appeler celui qui soutient que deux religions dont l'une dit noir quand l'autre dit blanc, sont toutes deux vraies ? Peuvent-ils être tous deux dans la vérité, et celui qui dit que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et celui qui soutient qu'il est un imposteur ? Sont-ils dans le vrai tous deux, et celui qui affirme que l'Eglise Catholique est la Divine Epouse du Christ et celui qui la voue à la risée de la multitude ? L'homme qui soutient que l'Evêque de Rome est le vicaire de Jésus-Christ sur la terre et celui qui le tourne en ridicule, qui le traite de " bête-noire," méritent-ils tous deux d'être crus ? Si le premier est dans le vrai, le second est dans l'erreur, car deux et deux ne font

que quatre, la vérité est indivisible. Si les vérités de l'ordre moral ne portent pas toujours avec elles l'évidence, il ne s'ensuit pas qu'une proposition et sa contradictoire soient toutes deux vraies : l'Eglise catholique est la seule Eglise du Christ ou ne l'est pas, il n'y a pas de milieu, il n'y a pas à choisir entre ces deux propositions. Le Baptême est nécessaire pour aller au ciel ou ne l'est pas. S'il est nécessaire, nous avons raison ; s'il n'était pas nécessaire, les protestants auraient raison. Le catholique, Dieu merci, a son choix fait entre ces deux propositions ; mais tout homme, quelqu'il soit, à moins d'être assez fou pour soutenir que deux et deux font aussi bien cinq que quatre, est obligé d'admettre que la proposition catholique et la proposition protestante ne peuvent être toutes deux bonnes—l'une ou l'autre : la vérité est *une* et non pas *deux*.

Ne dites donc pas que toutes les religions sont égales : c'est un blasphême devant la foi et conséquemment une folie, oui, une folie aux yeux de la simple raison.

Bienheureux les pauvres d'esprit ! Ces choses qui sont si claires pour nous, sont bien obscures pour les grands esprits de ce siècle qui s'étonnent que Notre Saint Père le Pape ait publié un " syllabus ", un recueil de doctrines condamnées ; de ce que Sa Sainteté dit que la vérité et l'erreur

ne peuvent aller sur le même pied, et que deux et deux ne font pas trois en même temps qu'il font quatre, on a jeté de hauts cris, on a hurlé sur tous les tons. D'autres ont trouvé qu'il avait raison de dire que le blanc n'est pas le noir, mais pourquoi publier ces choses qui font plus de bruit que de bien ? Pourquoi s'aliéner nos amis les protestants en condamnant par exemple la proposition 18ième du syllabus : Le protestantisme n'est autre chose qu'une forme différente de la vraie religion chrétienne dans laquelle il est donné de plaire à Dieu aussi bien que dans l'Eglise Catholique. Croyez-vous, disait-on, dans le temps, au sein de notre Canada, que cette proposition va convertir nos amis ? Elle ne fera que les éloigner de nous. Ah ! si le Pape était en rapport journalier avec les protestants, il ne nous obligerait pas de parler de la sorte. Pourquoi ne pas prétendre ignorer leur erreur pour les ramener à la vérité ? Ces paroles, mes oreilles les ont entendues. Elles ont été prononcées en Canada, par des hommes qui se disaient bons catholiques et qui se croyaient très-instruits, mais qui n'avaient pas ouvert leur petit catéchisme depuis l'âge de dix ans. Ce bon petit livre n'était pas même dans leur bibliothèque. Est-il étonnant qu'ils aient oublié que deux et deux font quatre, que la vérité est une, que Dieu est cette unité à laquelle doivent se rattacher tous nos calculs

humains ? Hors de cette unité, on travaille dans le vide, dans les zéros qu'on ajoute les uns aux autres pendant des opérations qui durent quelquefois toute la vie, puis tout-à-coup on s'aperçoit que l'unité manque avant les zéros et que tout est à recommencer. On est en face d'un " tas de rien " comme disait oncle Germain. Qu'ils sont nombreux les hommes qui, au jour du jugement général, ne pourront mettre les chiffres de leurs calculs à la suite de la divine unité et qui iront brûler leurs monceaux de zéros en enfer ! !

SI DEUX FOIS DEUX FONT QUATRE, DEUX FOIS QUATRE FONT HUIT.

Nous croyons, n'est-ce pas, que la religion catholique est la seule bonne religion. Or si la Religion Catholique est la religion du Christ, il s'en suit par conséquent qu'elle est bonne et que nous devons croire tout ce qu'elle enseigne. Il n'y a pas à sortir de là ; car, deux fois quatre font huit si deux fois deux font quatre. Entrez dans une école, donnez une règle aux petits enfants ; par exemple : j'ai vendu 20 minots d'avoine à 30 centins le minot, combien ai-je eu de centins ? Ceux qui calculent bien vous diront six cents. Ceux qui calculent mal, pourront avoir le moins 350 réponses différentes. Tous, ils vous soutiendront qu'ils sont dans la vérité. Examinez les calculs de ces derniers et vous verrez qu'ils ont tous péché contre cette vérité : deux et deux font quatre. Quelques-uns ne se trompent que d'un chiffre, mais ce chiffre suffit pour les mettre dans le faux. Un jour, un riche cultivateur envoya un de ses serviteurs travailler sur une terre éloignée. Celui-ci en comptant les clôtures de séparation ne se trompa que d'une, ce qui fait cependant qu'il travailla toute la journée dans le champ de Jacques

au lieu de travailler dans celui de Pierrot, et qu'il ne fut pas payé le soir. Quand la belle comète de 1858 se présenta tout-à-coup au regard étonné des astronomes, ceux-ci prirent leurs planches et commencèrent leurs calculs. Il fallait un travail collectif de 48 heures. Le peuple de Paris criait aux astronomes qu'on ne les payait pas pour rien, et qu'il voulait connaître la longueur de la queue de la comète ; au moment de finir l'opération, on s'aperçut qu'un des calculateurs avait passé une " lettre ", ou mieux un chiffre important dans la troisième opération. Il fallut tout recommencer à cause de cette faute. Ceci ne vous surprend point ; car, je vous ai entendu souvent dire : Faute d'un point, Martin perdit son âne—et oncle Germain ajoutait : faute d'un point, Martin peut perdre son âme.

Vous voyez donc que la plus petite erreur est de grande conséquence, et qu'il faut appliquer le principe : deux et deux font quatre, jusque dans les opérations les plus reculées. Sans cela, point de vérité, on pourra être plus ou moins loin de la vraie borne, mais on ne sera jamais au point exact et toujours il faudra recommencer.

Déchirez seulement une page de votre petit livre à couvert bleu que vous gardez avec tant de soin, ce n'est plus votre catéchisme ; en le déliant, il pourra vous rester de bons morceaux, mais pris

comme un tout, il ne vaut plus rien, car il lui manque un chiffre.

Il suffit de nier une seule chose que le pape impose à notre foi, pour n'être plus bon à rien ; que nous importera de croire que deux fois deux font quatre, si nous soutenons que deux fois quatre font neuf, notre règle sera toujours fausse à la fin du compte, et à l'heure du jugement général, nous serons jugés sur toutes les opérations de notre règle. . . .de conduite et " celui qui manque d'un point, est coupable de toute la loi," dit Saint-Jacques.

Conséquemment pour être catholique, il faut l'être en tout et partout, c'est-à-dire, seul comme au dehors, dans notre conduite privée comme dans notre conduite publique, devant les protestants comme devant les catholiques, sur notre siége au parlement comme sur notre banc de l'église, aux Etats comme en Canada, dans nos voyages comme dans l'intérieur de notre maison—en tout et partout, méditons bien ces deux derniers mots si nous ne voulons pas rougir à l'heure du jugement. Le Fils de Dieu rougira de ceux qui auront rougi de Lui devant son Père céleste—si vous croyez que la croix est le salut du monde, pourquoi rougissez-vous d'en tracer le signe sur vous-même ?

Si vous croyez que le Saint Père est le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, pourquoi rougir d'avoir

son portrait dans votre salon, parce que vous recevez la visite de ceux qui ne croient pas comme vous ? Se gêneront-ils eux d'avoir le portrait de Bismark, de Voltaire, de Guillaume d'Orange, d'Élizabeth ? Vous cachez soigneusement tous les signes qui pourraient vous faire connaître comme catholiques ; se gênent-ils de montrer leurs équerres et leurs compas ? Ayez le courage de vos convictions, est-ce trop vous demander ? Poussez votre principe de deux et deux font quatre jusque dans vos plus lointaines opérations. La vérité est une, mais c'est une vérité inépuisable. Calculez tandis qu'il en est temps, mais calculez juste, car la nuit viendra où vous ne pourrez plus rien faire, rappellez-vous que dans les " ténèbres extérieurs," on ne peut plus calculer. . . .les souffrances y sont incalculables.

POURQUOI DEUX ET DEUX FONT-ILS QUATRE ?

Deux et deux font quatre parceque c'est une vérité ; si ce n'était pas une vérité, ça ne ferait pas quatre. Voilà pourquoi ce double deux a toujours fait quatre et fera toujours quatre. La vérité est une et ne change pas, Elle porte sa preuve en elle-même et n'attend pas l'assentiment des hommes pour devenir ce qu'elle est. Soutenez si vous voulez que deux et deux ne font pas quatre, vous vous affaiblirez vous-même, vous vous épuiserez à force de produire des zéros, voilà tout ; vous n'épuiserez ni n'affaiblirez la vérité qui a sa vie propre. Vos calculs pourront peut-être l'affaiblir dans l'esprit de vos disciples et de vos enfants, de ceux qui ont intérêt à ce que vous fassiez beaucoup de zéros. Mais faites ce que vous voudrez, vous ne serez jamais content de votre problème ; vous sentirez le besoin de tout recommencer, n'étant arrivé à aucun résultat ; zéro et zéro fait zéro, multiplié par zéro donne zéro et divisé par zéro donne toujours zéro. Avoir travaillé quarante ans pour arriver à zéro. Quelle humiliation ! Vous entrerez alors en fureur, si vous êtes incorrigible. Tiens ! Une illumination ! encore une fois essayons

sur un autre plan. Crac ! encore des zéros, toujours des déceptions. Vous serez mécontent de vous-même, ne pouvant établir votre preuve.

Un jour j'entrai dans une école : mes enfants, combien font 15 fois 15 ? Les enfants prirent leur ardoise ; un trouva 225, un autre 175, un autre 85. Ils allèrent à la preuve ; le premier parut content, les deux autres se mordirent les pouces. Recommencez ; il recommencèrent, même résultat de la part du premier ; le second qui avait trouvé en premier lieu 175, ne trouva plus que 125, le troisième au contraire de 85 était monté à 215. Refaites encore une fois vos calculs. Ils refirent. Le premier tomba de nouveau à cheval sur 225, les autres vinrent avec une réponse différente des premières ; ils s'aperçurent qu'il fallait tout recommencer. Le premier de ses enfants était tellement sûr de son calcul qu'il aurait pu se faire écarteler plutôt que d'en démordre, les deux autres *pensaient* être dans le vrai, mais ils n'auraient jamais voulu perdre un cheveu pour soutenir leur réponse dont ils n'étaient pas certains de l'exactitude. Donc, si vous voulez connaître ceux qui sont dans la vérité et ceux qui ne le sont pas, regardez ceux qui changent et ceux qui ne changent pas.

L'Eglise catholique a ses Apôtres qui tous sont prêts à devenir martyrs pour défendre leur cause.

Le bûcher ne les effraie pas, la hache du bourreau les fait sourire, les cholériques sont leurs plus chers élèves. Où prennent-ils cette force ?—Dans la Vérité, mes bons amis ; la Vérité, la plus grande force du monde, la vérité qui ne change pas et ne peut changer. Pourquoi les ennemis de notre sainte Religion disparaissent-ils un à un ?—parcequ'ils sont dans l'erreur. Leurs calculs sont faux et ils doivent recommencer sur un autre plan pour laisser leur place à d'autres qui renieront ce que ceux-là avaient nié. Il y a vingt-cinq manières de nier une vérité, il n'y a qu'une manière de la croire.

On a toujours cru que deux et deux font quatre, on y croira toujours, parceque c'est une vérité ; on a toujours cru qu'il y a un Dieu, on y croira toujours, parceque c'est une vérité. On a toujours cru qu'il y avait un enfer et on y croira toujours, parceque c'est une vérité. On sait qu'il y a un pape et qu'il y en aura *toujours* un, parceque c'est une vérité. L'immortalité, voilà le phare lumineux qui arrête les tâtonnements de la raison à la recherche de la vérité. On croira toujours ce qu'on a toujours cru et on niera et reniera sans cesse ce qu'on a nié.

Dans cent ans d'ici, il y aura encore des vrais adorateurs de Dieu, parcequ'il y en a toujours eu, et dans cent ans d'ici il y aura encore des hérétiques,

mais ils ne seront pas les mêmes, ils renieront ce que d'autres avaient nié. L'histoire de la vérité et de l'erreur n'est rien autre chose que celle du soleil —toujours le même—dont la force dissipe les nuages—jamais les mêmes—qui l'assiègent de son lever à son coucher, depuis près de six mille ans, sans en ternir l'éclat, ni en diminuer la splendeur.

OU VEUT-ON EN VENIR AVEC CES CALCULS ?

—Mes chers habitants, il est facile de le voir. Si nous voulons aller au ciel, il faut calculer juste. Dieu nous a prêté un gros capital qu'il a hypothéqué sur nos âmes, il veut que nous lui en payions l'intérêt selon les calculs très-exacts des vérités qu'il nous a révélées. Au ciel comme sur la terre, deux et deux ne font que quatre, rien de plus, rien de moins. Dieu a la clef du calcul divin ; malheur à celui qui, dans son orgueil, veut faire à sa manière, selon ce qu'il appelle les lumières de sa raison ; l'orgueilleux ! il veut se mesurer avec Dieu ; il choisira dans les calculs du bon Dieu ce qui lui convient et laissera de côté ce qui ne lui va pas. Il fera de son mieux pour accorder les chiffres, mais dans les calculs de l'âme, on ne peut rien faire sans la divine Unité, la seule qui donne de la valeur à tous nos zéros. Pour arriver à un bon résultat, il faut s'efforcer de connaître la clef du calcul divin. Il faut la demander à Dieu par la prière et par une soumission entière de notre manière de voir à celle de Dieu, qui en connait *au moins* un peu plus long que nous.

Donc quand Dieu parle, il faut se taire. C'est notre raison qui nous le dit, qu'elle le comprenne

ou ne le comprenne pas. Le plus fou des hommes, dit un philosophe, est celui qui veut se conduire seul.

Quel étrange mystère que l'homme ! Il croit le médecin qui lui dit que l'arsenic va le faire mourir ; il croit aussitôt sans être tenté d'en faire l'essai. Il croit le pilote qui lui dit de ne pas s'aventurer sur ces eaux qui cachent un écueil. Si on lui demande pourquoi il croit ainsi aveuglément de simples mortels, il vous répondra : c'est parceque ces hommes ont vu. Et quand Dieu parle, on est tenté de croire qu'il n'a pas vu, qu'il ne sait pas !

L'orgueil humain, voilà ce qui a perdu les individus et les sociétés. On croit pouvoir trouver la vérité seul. L'homme veut s'élever jusqu'à Dieu. Pauvre insensé ! si Dieu ne veut pas s'abaisser jusqu'à toi, ta pauvre raison s'égarera en voulant pénétrer jusqu'à lui. Sans Dieu, la raison humaine devient folie. Elle ne sait plus ce qu'elle dit et, ce qui est pis, elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Mes bons habitants, par ceci, je veux dire qu'on calculera mal si Dieu ne nous montre pas les chiffres de valeur réelle et la nullité des zéros ; sans lui, on prendra les zéros pour les chiffres ; on ne saura pas où est le ciel, ni le moyen de l'obtenir. Ayons donc ceci pour certain : nous

ne sommes que de pauvres insensés et à genoux devant la majesté de Dieu, nous devons accepter avec soumission tout ce qu'il nous dit lui-même au fond de notre conscience et nous fait dire à l'oreille par ceux auxquels il a dit : allez, enseignez toutes les nations. Mon oncle Germain avait bien raison de dire :

Que servent mes deux yeux,
Au milieu de la nuit ?
Un seul œil me vaut mieux,
Lorsque le soleil luit.

NOTRE SAINTE RELIGION.

Tout ce qui précède, mes chers habitants, tend à dire que notre sainte religion est la seule, où Dieu et l'homme soient à leur place. Dans la religion catholique, Dieu calcule et l'homme dit : Mon Dieu ! Vous savez vos règles. Dieu dit : deux et deux font quatre, et le catholique a le bon esprit de dire que deux et deux ne font pas cinq. N'est-ce pas que c'est bien simple ? Jésus est venu apporter sur la terre la clef du calcul divin. Il a enseigné son traité d'arithmétique à ses apôtres, en leur disant qu'il compterait toujours avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Il leur dit qu'il aimait les canadiens-français, qu'il calculerait avec tous leurs évêques que son vicaire le pape maintiendrait sur leurs sièges, et avec tous les prêtres qui calculeraient juste comme les évêques, et avec tous les habitants qui feraient leurs règles d'addition, de soustraction et de multiplication d'après les principes donnés par leurs curés que l'évêque garderait à leurs postes ; principes que le curé a appris de l'évêque, l'évêque du pape, le pape du bon Dieu. C'est une chaîne dont le premier anneau est le bon Dieu et le dernier ou le crochet est le fidèle, chaîne dont on peut dire avec vérité

que ni Dieu ni diable ne peuvent briser, car le bon Dieu ne voudra pas et le diable seul ne pourra pas.

Quelle chance que celle d'être attaché à Dieu ! et dire que pour être attaché à Lui, il n'y a qu'à se détacher de soi ! Chose peut-être plus difficile qu'on ne croit par le temps qui court.

Mes chers habitants, soyez toujours humbles et sachez que le crochet de la chaîne dont Dieu est le premier anneau ne saisit que ceux qui ont la tête basse. Si vous rejetez la tête en arrière en l'élevant contre le ciel, le crochet du bon Dieu *se décroche* et le diable crochu vous accroche.

Que j'ai trouvé belle la réflexion de ce bon vieux qui naïvement disait : " Je ne suis pas même assez fin pour me rendre à la lune que je vois, comment voulez-vous que seul je me rende au ciel que je ne vois pas."

Donc, écoutons notre curé, et s'il nous est permis d'en savoir moins, il nous siérait bien mal de vouloir lui montrer son catéchisme.

Mon oncle Germain aux petits enfants chantait :

Avec notre curé, soyons ouverts et francs,
Dans l'Eglise de Dieu, restez cois dans vos bancs ;
Prenez garde surtout d'aller lui dire en face
Que de droit c'est à vous à chanter la Préface.

DES RELIGIONS QUI NE SONT PAS LA NOTRE.

Dans toutes les religions qui ne sont pas la nôtre, ni Dieu, ni l'homme ne sont à leur place. Dieu parle et l'homme prête l'oreille ; s'il trouve que Dieu s'accorde avec ses calculs, calculs des passions et des intérêts, il l'écoute ; si non, il dit à Dieu de l'écouter.

Vous allez me comprendre.

Comme on vous l'a dit, il faut que l'homme reçoive sa religion de Dieu. C'est Dieu qui a créé l'homme et c'est à Dieu de faire ses conditions. Il dit : ceci me fait plaisir, cela me déplait, je veux que tu m'aimes, que tu aimes la Ste Vierge ma mère etc., etc., je veux que tu détestes le démon qui désire te perdre, le monde qui veut t'entraîner etc., etc. Je veux que tu ailles à la messe le dimanche, que tu ailles à confesse, que tu vives de manière à pouvoir communier etc.

Mes chers amis, si le bon Dieu exige ces choses, qu'avons-nous à dire ? Quand, dans le temps des récoltes, vous engagez un homme pour aller couper du blé, seriez-vous contents de le voir faire de la clôture ? Dieu mérite-t-il d'être écouté autant que nous ?

—A vous de répondre.

Eh bien ! examinons maintenant toutes les religions qui diffèrent des autres, et arrêtons-nous surtout au protestantisme, l'ennemi juré du catholicisme, le protestantisme qui a fait tout dire contre le pape les évêques et les prêtres.

Les protestants prennent leur religion dans une Bible qu'ils soutiennent être la parole de Dieu. Ils nous disent que pour aller au ciel, il faut croire à la parole de Jésus-Christ, qu'il n'ouvrira les portes de son royaume qu'à ceux qui l'auront écouté, qu'une bible qui ne contient pas la parole de Notre-Seigneur, mérite d'être jetée au feu, que celui qui ne fait pas ce qu'a dit Jésus à ses apôtres mérite d'aller en enfer etc., etc.

Chose étrange cependant ! pas un seul d'entr'eux ne peut nous dire s'il a une bonne bible et, quand il voudra prouver que sa bible contient la parole de Notre Seigneur, il devra s'appuyer sur le témoignage catholique. Mais laissons de côté ce point qui demanderait des détails et des connaissances historiques qu'un cultivateur peut ne pas savoir, et venons-en à celui-ci : Supposons que leur bible soit bonne, est-ce qu'ils sont assez fins, eux comme moi, pour toute la comprendre ?

Si Dieu, qui connaît bien l'intelligence des hommes, eût voulu que ceux-ci pussent trouver seuls la vérité, il leur aurait donné un livre et il n'avait que faire d'envoyer ses Apôtres. Malheur à ceux

qui n'auraient jamais pu lire l'hébreu ! Prendre sa religion dans un livre ! quelle erreur ! Mes chers amis, voilà pourtant le principe protestant ; tout incroyable qu'il soit devant la raison humaine, il n'en est pas moins vrai que nos frères séparés en font leur règle de conduite. Un protestant vous dit qu'il n'appartient pas aux autres de l'instruire, qu'il n'est pas protestant parce que son père l'est ou que son ministre lui dit qu'il faut l'être, mais parcequ'il trouve sa religion dans sa bible : La bible, dit-il, m'a été donné par le Christ pour que je l'interprête moi-même au meilleur de ma connaissance. Mais si le meilleur de sa connaissance ne s'accorde pas avec le meilleur de la connaissance du bon Dieu, qu'en résultera-il ?

Le bon Dieu a dit à ses Apôtres : pour aller au ciel, je veux que vous soyez baptisés. Un protestant ouvre la bible et soutient avec beaucoup d'humilité, qu'il n'est pas nécessaire d'être baptisé ; un autre dit que le baptême est nécessaire pour les grandes personnes et non pour les petites, et que tant qu'une personne n'a pas quatre pieds de haut, le baptême n'est bon à rien. Ils se contredisent tous, et c'est au meilleur de leur connaissance qu'ils font dire toutes ces sottises au bon Dieu.

Quel orgueil ! Dire au bon Dieu : je le com-

prends comme ça, moi, donc tu as tort de vouloir le comprendre autrement.

Prendre sa religion dans un livre que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille n'ont jamais tout lu, et, ce qui est pis, n'ont jamais compris et ne comprendront jamais ! Quelle aberration !!

UNE HISTOIRE A CE PROPOS.

Un jour, un de nos bons cultivateurs était à fumer sa pipe au coin du foyer. On frappe à la porte : entrez. Deux hommes se présentent ; c'étaient deux de ces petits colporteurs qui vendent, ou donnent des bibles protestantes. L'un avait vingt-deux et l'autre vingt-cinq ans ; vous voyez donc que la poudre était inventée quand ils sont venus au monde.

Notre vieil ami leur dit de s'asseoir, leur demande s'ils veulent manger, boire un verre de lait, s'ils ont les pieds mouillés, etc., etc. Ces messieurs refusent toutes ces offres et lui demandent aussitôt s'il sait lire : oui, répondit le vieillard, je lis les prières de la messe.

—A la bonne heure, dit l'un d'eux, on veut vous faire un présent ; voulez-vous accepter cette bible qui vous montrera le chemin du ciel ?

Le vieillard bondit sur sa chaise : Quoi ! dit-il, des suisses ! Messieurs, quand vous vous êtes présentés devant moi comme étrangers, comme voyageurs, je vous ai reçus comme je voudrais être reçu chez vous quand je me conduirais en gentilhomme, mais quand vous vous présentez comme ennemis de ma sainte religion, quand vous

osez franchir le seuil de ma porte pour venir me ravir l'âme de mes enfants, je n'ai qu'un mot à dire : passez la porte, petits bouts d'hommes que vous êtes, vous devez savoir que ma religion m'est chère, et vous êtes assez grossiers pour venir parler contre dans ma propre maison.

—Monsieur, dit l'un des deux suisses, nous venons ici au nom du Christ.

—Alors, pourquoi, Messieurs les apôtres, n'entrez-vous pas dans la maison voisine où il a des picotés ? Est-ce que les apôtres ont peur de la picote ? Craignent-ils que ça les déguise, ces petits mignons d'apôtres à la nouvelle mode ? Vite, dehors, entendez-vous !

Ces dernières paroles furent suivies d'un geste significatif. Le vieillard allait passer aux arguments frappants, et le poil qui recouvrait la peau de ses mains, montrait qu'il était un rude philosophe, dont chaque argument terrassait un adversaire.

Les deux suisses décampèrent avec leur petite bible en disant : On n'a pas pu le prendre, celui-là, mais on en prendra d'autres qui seront assez nigauds pour recevoir de nos livres.

L'exemple de ce vieillard est à suivre ; ne prenez jamais de livre qui ne soit recommandé par votre curé, et lorsque votre pasteur fait sa

visite, mettez sur la table tous les livres que vous vous êtes procurés pendant l'année pour qu'il les voie. J'ai vu des romans les plus affreux dans nos campagnes et même dans les campagnes les plus reculées. La lecture des mauvais livres et des mauvais journaux a gaté la France.

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

LES PROTESTANTS.

Il ne faut pas confondre les protestants avec leur religion, dit Monseigneur de Ségur ; on doit aimer les protestants et détester leur religion qui n'est pas celle de Dieu. Quand je vous disais, il y a un instant, que l'exemple du vieillard était à suivre, je ne voulais pas dire par là que vous deviez mettre à la porte les protestants qui ne vous insultent pas. Un homme entre chez vous et vous demande un verre d'eau ; ne regardez pas s'il est protestant ou catholique ; une personne, votre voisine peut-être, est malade, courez à son chevêt, soignez-la jour et nuit, si vous pouvez, et ne regardez pas si elle est protestante, mais considérez qu'elle est un membre souffrant de Notre-Seigneur.

J'ai seulement voulu dire ceci : quand un homme est assez polisson pour venir vous dire qu'il faut être fou pour rester catholique dans le dix-neuvième siècle, mettez-le à la porte, et ne commencez jamais à discuster avec lui. Une discussion de ce genre n'a jamais converti personne. Si vous avez des voisins qui veulent réellement s'instruire de notre sainte religion, renvoyez-les à votre curé, et vous, contentez-vous de prier beau-

coup pour eux. Priez chaque jour pour la conversion des protestants et montrez-leur le bon exemple, c'est le plus sûr moyen de les convertir.

Ils ont le tort d'identifier bien souvent notre religion avec les hommes qui en font partie. Quand ils entendent des catholiques qui blasphèment, qui disent de mauvaises paroles, qui s'enivrent, qui parlent mal des prêtres, qui reçoivent de l'argent dans les élections, ils font aussitôt cette remarque : ce sont pourtant des catholiques ! Je n'ai jamais rougi de ma sainte religion, mais que bien souvent j'ai rougi de certains catholiques ! J'ai vu des catholiques ivres se traîner à mes pieds pour demander ma bénédiction ; j'en ai entendu d'autres blasphémer, dire les paroles les plus honteuses et cela en présence de beaucoup de protestants qui répétaient : ce sont pourtant des catholiques ! Si les catholiques étaient ce qu'ils doivent être, il y aurait bien peu de protestants sur la surface de la terre. Ce sont les mauvais catholiques qui deviennent protestants, car dès qu'ils sont mauvais catholiques, ils *protestent* contre la loi de Dieu.

Un jour deux suisses étaient venus dans une paroisse et cinq habitants leur avaient dit qu'ils se faisaient protestants. Le curé, le dimanche, monte en chaire et fait l'annonce suivante : mes frères, cette semaine le loup est entré dans ma bergerie,

mais une chose me console, ce ne sont pas *mes mérinos* qu'il a pris. Un ministre protestant disait : ce qui m'humilie le plus est de voir qu'il n'y a pas un seul bon catholique qui se soit mis protestant. L'Eglise catholique garde sa crême et nous jette pardessus la tête son lait de beurre. A l'heure de la mort, quand en face de l'éternité les intérêts du temps s'éloignent, beaucoup de protestants se font catholiques ; mais jamais sur son lit de mort, un catholique ne se fait protestant. Pour conclusion, nous dirons : dans notre vie sociale, soyons bons, affables, et polis envers tout le monde, ce sera le plus sûr moyen de leur faire estimer notre sainte religion. Pour tout ce qui touche à la vie religieuse, soyons catholiques et des catholiques à tous crins. On ne peut pas dire sans risque de mériter l'enfer que toutes les religions mènent au ciel, qu'il y a bien peu de différence entre notre religion et la religion *anglaise ;* car sachez qu'il y a la différence de l'homme à Dieu.

Répétons la chanson des Vendéens que mon oncle Germain avait travestie à sa manire :

Soyons chrétiens dans le siècle où nous sommes ;
Des cœurs virils sont fiers d'être chrétiens.
Dieu pour sa cause aura toujours des hommes,
Tant que vivront les français canadiens.

LA LIBERTÉ QUI REND LIBRE ET LA LIBERTÉ QUI REND LIBERTIN.

Mes bons habitants, le protestantisme, quoique dangereux, est peut-être moins à craindre pour vos enfants que les rapports avec certains français qui parlent votre langue, et qui professent une religion dont le seul commandement est de faire tout ce que l'on veut. Ils appellent cela le culte de la liberté. Nos rapports avec la France vont être moins rares que par le passé ; il est donc bon de vous mettre sur vos gardes.

J'ai entendu près de Montréal, un français pérorer sur la liberté près de deux heures, en présence de quelques centaines d'ouvriers qui, les yeux grand ouverts et la bouche comme des fours, trouvaient qu'il parlait bien. " La chose n'est pas étonnante, " dit l'un d'eux, " il vient de la France et là il y a tant de beaux livres ! j'en ai vu un de ces livres, " ajouta-t-il, " dont rien que le couvert coûtait sept piastres ; vous pouvez vous imaginer s'il y en avait des choses là-dedans ! " Entendre de tels hommes, lire de tels livres, s'inspirer de telles idées, voilà le danger du jour.

J'ai quelque chose à vous dire à propos de ce fameux mot de liberté que tous les esclaves du

19me siècle — ils sont nombreux — répètent en chœur.

D'abord un mot sur la liberté qui rend libre — je vais faire tout mon possible pour être bien compris.

Quand on vous dit : Canadiens ! avançons-nous toujours vers le domaine de la liberté ! que veut-on dire par là ?

D'abord disons en passant que sur cent qui crient ce mot, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ne savent pas plus ce qu'ils disent que l'homme qui est dans la lune.

On marche vers la liberté, mes bons amis, quand on marche vers Dieu ; car la liberté, dans son exercice légitime, ne consiste pas à faire tout ce que l'on veut, mais à faire ce que Dieu veut.

Vous allez me comprendre.

Dieu est votre fin, il vous a créés pour Lui ; il y a un lien indissoluble qui vous rattache à lui ; faites ce que vous voudrez, vous ne briserez pas ce lien. Dieu a dit : je vous ai créés pour moi, avancez-vous vers moi, qui suis votre élément, c'est en courant vers moi que vous courrez vers la liberté.

Un exemple vous fera comprendre : Voyez cet oiseau qui vole librement dans les airs ; attachez-lui une corde au cou et précipitez-le au fond de la rivière, voyez-le s'agiter en tout sens et s'écrier dans son langage : rendez-moi l'air, rendez-moi

l'air; l'air est mon élément. Je n'ai pas été créé pour l'eau, Dieu me veut dans les airs. Prenez maintenant un poisson et jetez-le sur le rivage, il se tord en tous sens, s'ouvre les ouïes, demande l'élément pour lequel il a été créé : rendez-moi mon eau, rendez-moi mon eau, je n'ai pas été créé comme l'oiseau pour l'air. Il en est ainsi de l'homme qui n'est pas dans son élément : il s'écrie : rendez-moi mon Dieu, rendez-moi mon Dieu, je n'ai pas été créé pour les plaisirs d'ici-bas ; Dieu est mon élément, le remords de la conscience m'avertit que je ne serai libre qu'en m'avançant vers lui.

Les personnes les moins libres, si je puis m'exprimer ainsi, sont les damnés. Les damnés blasphèment, maudissent, font le mal, mais comme cela n'est pas la vraie liberté, ils sont esclaves ; même dans l'enfer, ils ne peuvent rompre le lien qui les rattache à Dieu. Pendant toute l'éternité, le damné soupirant après son élement, s'élancera vers les portes de l'enfer comme pour en briser le sceau qui les tient fermées ! pendant toute l'éternité, le damné se sentira attiré vers cette beauté divine pour laquelle il a été créé, mais Dieu indigné, le repoussera en disant : va maudit. . . . . . Mes chers amis, voyez ce damné, tiré en sens contraire et songez que c'est le bras d'un Dieu Tout-Puissant qui tire à chaque extrémité ; supposez

le feu au milieu et vous aurez une faible idée de l'esclavage d'un damné pendant toute l'éternité.

Ayons ceci pour certain : le plus grand esclave est le damné, celui qui vient ensuite, est le pécheur. Pendant des retraites que je prêchais, bien souvent j'ai entendu dire à des pénitents après une bonne confession : mon père que je suis content ! que je suis à l'aise !—*être à l'aise,* quelle riche expression ! Chacun sent la force de ce mot et désire être à l'aise—Vivons donc de manière à être *parfaitement à l'aise* pendant toute l'éternité.

LA LIBERTÉ QUI REND LIBERTIN.

Mes chers amis, il ne faut pas confondre la liberté avec la licence. La liberté chère aux petits enfants du dix-neuvième siècle, c'est la liberté ou mieux la licence qui rend libertin, c'est la liberté qui méprise les lois de notre sainte Église, la liberté qui veut briser ce lien qui nous rattache à Dieu, la liberté qui rend furieux ; ceci d'ailleurs s'explique. Une chaîne dont la force est audessus du pouvoir de l'homme, le retient à son élément ; il veut la briser et ne le pouvant, il s'irrite, et lance des blasphêmes contre celui qui tient l'autre bout.

Pauvre liberté que celle-là ! quelles tristes conséquences elle a attirées sur ceux qui ont voulu s'en servir ! ! Le croirez-vous ? il y en a, mes bons habitants, qui, au nom de la liberté, ont voulu devenir singes et ce qui pourrait peut-être vous surprendre davantage, c'est qu'ils ont assez bien réussi. D'autres, toujours au nom de la liberté, ont dit que la propriété, excepté la leur, était un vol, que c'était le plus fort qui avait droit, qu'il qu'il n'y avait ni crime ni vertu et que l'homme ne différait d'un chien que par la queue. On parle même d'un de ces philosophes qui avait un chien moins bête que lui, ce qui ne prouve guère plus en faveur du chien qu'en faveur de l'homme.

Grâce à cette commode liberté, on boit, on mange et on dort—tout comme un cheval—et l'âme qui habite dans ce corps qu'on dit libre, est tellement enchaînée qu'elle ne peut s'élever audessus d'un poteau de télégraphe, d'une cheminée de manufacture, d'un minot d'avoine ou de fêves à cheval. Au moyen de cette liberté, on tâche de tuer autant que possible, mais on s'efforce de se faire tuer le moins souvent possible ; on dit qu'on peut se passer d'aller à confesse, de payer sa dîme, de donner son cœur au bon Dieu, et pourvu qu'on ait encore un morceau de lard dans le saloir, un cochon à l'engrais, des dindes dans le poulailler, *saus compter ceux de la maison,* on ne doit pas s'occuper du reste. C'est cette liberté que les têtes creuses, les cœurs creux et surtout les estomacs creux trouvent si commode. Ils ne demandent de biens à personne et ne désirent qu'une seule chose : être placés à côté de ceux qui en ont. Cette liberté fait détester le pape qui veut que les habitants qui travaillent gardent leur bien. La seule vue d'un prêtre fait sourciller ces fronts crœux. La bonne conduite de celui-là leur est un reproche continuel.

Ces libertins ou estomacs creux prétendent tout connaître, parlent de tout et raisonnent sur tout. Ils trouvent à redire partout : la religion est trop vieille, les peuples sont trop bêtes et doivent, d'après eux, marcher à quatre pates ; ils parlent de

faire venir des singes pour gouverner le monde, ils y sont, voyez-vous, intéressés ; dans le gouvernement des singes, il leur serait si facile de devenir ministres.

Mes chers habitants, voulez-vous éviter les malheurs qui fondent sur la France ? Prenez garde aux bavards qui voudront vous mettre en garde contre le clergé. J'ai vu un communard à Lachine faire une harangue aux paroissiens, au sortir de l'Eglise, déblatérer contre le clergé, etc,, etc. Rien de plus sot que ce qu'il affirmait, et cependant on entendait un canadien dire : " il est vrai qu'il a été un peu loin contre le clergé, mais toujours il peut y avoir bien des choses de vraies dans ce qu'il a dit." Deux cents gamins comme celui-là dans le Canada, peuvent changer toute la province.

Prenez garde, prenez garde, c'est le clergé qui a sauvé le pays, parceque le clergé est le gardien de la liberté. Retenez ceci, mes bons habitants : le jour où vous ne voudrez plus être les amis du clergé, vous serez les esclaves des libertins ; à vous de choisir. Défiez-vous donc de certains étrangers.

Il y a cependant en France, de bons catholiques, bien meilleurs que nous. Il y a une France, la vraie France, qui répand ses missionnaires partout, son argent partout et son sang partout. Depuis longtemps, elle nous envoie ses apôtres et, le 24 juin 1880, elle nous envoyait deux de ses

enfants. Je les ai connus ; Oh ! quelle est noble la France ! la vraie France ! non pas la France des Pétroleux, mais la France des cœurs magnanimes qui savent encore vibrer devant les mots sacrés de France ancienne et de religion sainte.

MONSEIGNEUR PLESSIS ET SIR JAMES CRAIG.

Puisqu'on parle de liberté, il est bon de vous rappeler le souvenir de Monseigneur Plessis, cet ami, ce père du peuple canadien, qui a combattu pour la liberté, dans le vrai sens du mot. Je ne ferai que raconter de lui une histoire que j'ai entendue bien souvent au coin du foyer. La parole est à mon oncle Germain.

" Nous étions au beau mois de janvier. Il faisait un froid à fendre les pierres de la citadelle. Monseigneur Plessis, ayant quelque chose à traiter avec le gouverneur, vint le voir. Dès que les affaires furent terminées, Sa Grandeur, à son retour, fut accompagné de Son Excellence qui n'avait pourtant pas d'amitié particulière pour notre grand évêque. Sir James voulait prendre l'air du matin, et alla reconduire Monseigneur à son évêché. Monseigneur avait son charretier d'accoutumé : Jean-Baptiste Pariseau, anciennement de la Pointe aux Trembles. Celui-ci avait une jument canadienne en renommée ; partie une fois de Québec le lundi matin à l'angelus, le mercredi soir elle était à Montréal et le samedi suivant elle se trouvait devant l'évêché de Québec. Quand une jument a fait 120 lieues en six jours, on n'a pas besoin de demander si c'est une jument !

Ils partent tous trois, Monseigneur, James " le collet dret, " comme on l'appelait, et Jean-Baptiste. Légère, c'était le nom de la jument, dévorait l'espace ; les lisses d'acier grinchaient sur la neige irritée par le froid. Les voitures qui venaient à l'encontre donnaient vite passage devant les cris de Jean-Baptiste : à côté ! je mène Monseigneur et puis le gouverneur y est aussi. Tout-à-coup un *membre* de la voiture tombe dans une pente et elle verse du côté de Monseigneur qui était un gros homme. Le gouverneur tomba pardessus lui et Jean-Baptiste pardessus le gouverneur, et la cariole pardessus Jean-Baptiste, et Légère retenue par les cordeaux se cabre et tombe pardessus la cariole. Monseigneur en a-t-il assez maintenant sur le dos ?

La première tête qui se montra fut celle de Jean-Baptiste, qui, d'un coup d'épaule, fit sauter cheval et voiture. Après des efforts, le gouverneur dégagea son osseuse figure de deux petits mamelons de neige dont l'un voulait prendre racine dans le fond de son œil.

Monseigneur, vous êtes-vous fait mal ?

—Non, mon cher gouverneur, la neige est une de mes pratiques depuis que l'âge m'appesantit.

—Vous ai-je écrasé en tombant sur vous ?

—Oh ! non, répondit finement Mgr Plessis ; ce

n'est rien, ce n'est que le gouvernement qui écrase l'Église.

James Craig eut l'esprit de rire de l'allusion, bien qu'il rît un peu jaune.

—Comment, dit le gouverneur à Jean-Baptiste. est-ce ainsi que tu respectes ton évêque ? Quand tu voudras verser, fais-le au moins de mon côté.

—Le cinquième commandement me le défend, notre gouverneur, répondit Jean-Baptiste.

—Que veux-tu dire par là, mon brave ?

—Je veux dire, notre gouverneur, que si jamais notre évêque tombe sur vous, je ne me charge pas de ramasser les quartiers, entendez-vous ? Ça pèse un évêque, allez ! !

Le gouverneur regarda monseigneur. L'œil perçant et ferme de celui-ci fit pousser cette exclamation à James le "collet dret" : Je crois que cet homme a raison.

Quand le gouverneur eut laissé la voiture, Jean-Baptiste, se tournant vers monseigneur, dit avec un air de grande satisfaction : Eh bien ! monseigneur, comment trouvez-vous que je lui ai envoyé ça pour un homme pas instruit ? Puis jetant un coup d'œil sur le gouverneur qui s'éloignait : Il se dépêche, dit-il, d'aller raconter ça à Rilenne (1) qui va me ***bénir*** avec toute ma famille."

(1) Ryland.

— Mes enfants, ajoutait mon oncle Germain, si on fut si fort dans ce temps-là, c'est que tous les canadiens étaient rangés autour de leur évêque, faisant une muraille autrement solide que celle de la forteresse.

O le bon vieux temps que le temps des bons vieux !

LE CATÉCHISME BLEU ET LA TUQUE BLEUE DE MON ONCLE GERMAIN.

Puisqu'on parle d'Eglise et d'Etat, permettez-moi de vous raconter quelque chose à ce sujet.

Je me rappelle avoir entendu une belle explication des rapports de l'Église et de l'Etat. Des questions brûlantes agitaient le pays ; au fond de nos campagnes, on discutait les articles des journaux et j'ai remarqué en plusieurs occasions que notre peuple en savait sur ces questions bien plus long que certains journalistes. Il n'y a rien comme l'étude du catéchisme pour éclaircir les idées. On parlait des évêques, des députés, des saints Pères, du Droit Canon, des journalistes, du ciel et de l'enfer. De part et d'autre des textes de l'Ecriture Sainte pullulaient.

Un journal en main, je fais mes commentaires à mon oncle.

—Mais, mon oncle, si je vous comprends bien, toutes vos discussions se résument à ceci : écoutez votre curé, que celui-ci écoute son évêque, que l'évêque écoute le Pape et quant au pape, il s'arrangera bien seul, laissons-le faire ; je comprends votre argument, il est sans réplique pour ceux qui ont des curés, mais ceux qui n'en ont pas, comme

les députés, les journalistes, les gouvernements, que doivent-ils faire ?—Quoi ! reprit mon oncle, les députés, les journalistes, ne pas avoir de curés ! Mais où donc vont-ils faire leurs Pâques, ces beaux messieurs ? car, ils doivent être assez vieux pour avoir fait leur première communion. Les journalistes ! ne pas avoir de curé ! Mon neveu, sache une chose, ce sont eux qui en ont le plus besoin.

—Mais mon oncle, il y en a qui, en parlant des prérogatives d'un gouvernement, droit canon en mains, cherchent à prouver que....

—Le Droit Canon tant que tu voudras, interrompit vivement mon oncle, le Droit Canon ! c'est le Pape : voilà. mon neveu, le canon qui est droit et tous les autres sont croches, entends-tu ?—Mais, mon oncle, touchant l'article d'un journal que je vous lisais hier sur les droits de l'Eglise dans la société, avez-vous quelque chose à dire ?

—Tiens, mon neveu, écoute : voici ma tuque bleue, c'est l'Etat ; voici mon catéchisme bleu, c'est l'Eglise ; regarde ce que je vais faire. Mes deux yeux suivirent attentivement ses mouvements.

Il prit sa tuque, la posa sur son genou, y plaça dessus son catéchisme ; voyez, dit-il, en s'agitant le genou, comme tous deux sont solides ; la tuque est à sa place, le catéchisme à sa place, la tuque ne peut se plaindre, car le catéchisme ne l'écrase pas.

Voyez maintenant ce qui se passe quand l'état veut écraser l'Eglise.

Il prit son catéchisme, le posa sur son genou, et y plaça dessus sa tuque. Regardez, dit-il, si la tuque est à sa place, elle ne bougera pas ; si non, elle va tomber.

Il agita légèrement le genou. La tuque, gênée par le catéchisme qui était au-dessous, n'ayant pas d'appui solide, glissa d'abord tranquillement, puis tomba lourdement par terre, le catéchisme plus léger, sauta pardessus. Les yeux de mon oncle s'enflammèrent, il étendit son bras et son long doigt pointé sur son catéchisme, il dit :

Mes enfants ! on n'écrase point l'Eglise !

Le catéchisme ayant secoué dans sa chûte la poussière de son couvert, paraissait plus beau que jamais ; la tuque avait voulu le dérober au regard et n'avait contribué qu'à lui donner plus de beauté et d'ampleur.

Que de reflexions l'accident de cette tuque me fit faire ! Savez-vous, mes chers amis, que l'on pense souvent mieux en tenant les manchons de la charrue, qu'en tenant le manche d'une plume ; en portant une tuque de laine, qu'en se couvrant la tête d'un chapeau de soie.

C'est que, voyez-vous, il n'y a que *la tête* d'un homme qui doit penser et aux manchons d'une charrue, il n'y a que la tête qui pense. Mais au

manche d'une plume, il y en a qui pensent plus du ventre que de la tête. Tous les estomacs creux pensent du ventre ; plus on leur donne à manger, plus ils ont d'idées ; et plus ils ont l'estomac creux, plus leurs pensées font de bruit. Il y a des pays où l'on ne considère plus la tête des h[illegible]mes, on regarde l'estomac : tête vide, estomac plein sont les avant-coureurs d'un bel avenir ; estomac vide, tête pleine appartiennent à des gens nuisibles, ennemis du progrès, de ce progrès du 19ème siècle qui s'occupe plus de l'estomac que de la tête, et une bonne ceinture autour du corps vaut mieux qu'un diadème sur la tête.

LA FRANC-MAÇONNERIE.

L'Eglise catholique défend à ses fidèles de devenir membres d'une société secrète. Ne soyez pas surpris que j'attire votre attention sur ce sujet important. Plusieurs de nos canadiens-français sont des francs-maçons. Le canadien si franc, si ouvert de caractère, devenir franc-maçon! c'est une chose, j'oserais dire, inexplicable.

Le diable est le singe du bon Dieu. Dieu a ses sociétés religieuses, qui font des vœux. Les membres de ces sociétés promettent obéissance dans les limites des règles et constitutions de l'Ordre auquel ils veulent appartenir. Ces règles sont étudiées pendant deux ans, sont vues et connues de tout le monde. Ces sociétés sous l'action du souffle divin, ont fait beaucoup de bien dans l'Église.

Le démon, voyant cela, a formé lui aussi des sociétés pour faire beaucoup de mal dans l'Eglise. Les règlements et constitutions de ces sociétés sont inconnus au public. On s'engage à obéir, à qui? on n'en sait rien, on s'engage *aveuglément, dans le secret, pour toute sa vie,* à recevoir des ordres dont l'exécution sera bien difficile devant la conscience et devant l'honneur.

Quel aveuglement ! L'homme qui se prétend si fier, l'homme qui veut jouir de la liberté de ses actes, l'homme qui regarde comme digne du souverain mépris, celui qui se fait conduire *par le bout du nez*, aller de lui-même s'engager pour suivre *dans les ténèbres* un homme qui ne veut seulement pas lui dire où il le mène. Quel abrutissement ! !

Les sociétés secrètes exercent de terribles conséquences sur la société aux Etats-Unis ; des protestants eux-mêmes ont senti le besoin de faire voir les désordres occasionnés par ces malheureuses sociétés. Pourquoi, disent-ils, ne peut-on plus saisir les voleurs ? pourquoi les voleurs qui sont pris, sont-ils presque toujours acquittés ?—Le voleur appartient à une société secrète, l'homme de police qui le poursuit ainsi que le juge qui doit prononcer la sentence, appartiennent à la même société, et entre frères, on se ménage.

Quelquefois les membresde ces sociétés reçoivent des ordres terribles. Mes chers amis, je vous souhaite de n'être jamais témoin des anxiétés qui troublent sur son lit de mort un mauvais catholique devenu franc-maçon. Quel tourment ! quel enfer anticipé !

Comme je n'écris qu'aux cultivateurs, je me contenterai de ce peu de mots sur les sociétés secrètes. Inspirez à vos enfants dès leur bas âge une sainte horreur de ces sociétés. Vous le dirai-je ? J'ai vu

plusieurs fils de nos cultivateurs, me raconter qu'ils avaient été grandement tentés à ce sujet, soit aux Etats, soit en Angleterre, soit dans le Canada, et malheureusement je sais que plusieurs ont succombé.

Gardons toujours notre caractère franc, ouvert, loyal, et prenons garde de devenir cachés, fourbes, et d'avoir honte d'agir à la lumière du soleil.

Le jour où la province de Québec verra ses catholiques devenir franc-maçons, elle pourra se couvrir d'un grand voile de crêpe, et pleurer la mort de ses enfants......

NOTRE CLERGÉ.

Mes chers amis,

Il est inutile de vous dire les services que notre clergé a rendus à la cause de la patrie. Amis et ennemis se rencontrent ici pour publier partout que, sans nos évêques et nos prêtres, il n'y aurait plus de canadiens-français dans la province de Québec. Les communautés religieuses, Mgr de Laval, ont attiré ici des colons français catholiques ; sous l'œil de nos évêques, le clergé séculier et régulier a gardé parmi les descendants de ces premiers colons les précieux dépôts de notre langue et de notre foi.

Nos ennemis nous disent que nous n'avons pas de meilleurs amis que les membres de notre clergé. Il faut donc bien se mettre dans l'esprit qu'ils ne travaillent que pour notre grand bien. Soyons assurés qu'ils ne veulent pas nous tromper, qu'ils sont prêts à mourir pour nous quand le devoir de la charité le réclame. Vous vous rappellez ce qui est arrivé pendant le choléra, le typhus et autres épidémies.

Nous voyons avec peine que quelques-uns de nos canadiens paraissent regarder notre clergé avec des yeux d'envie et de défiance. Un char-

atan passe dans la campagne, on ajoute foi à tout ce qu'il dit, et quand le prêtre parle, on entend quelques uns de nos compatriotes murmurer. Ils paraissent croire que le prêtre leur veut du mal. Soyons exacts à bien payer notre dîme. Il est étonnant que cette dette de reconnaissance soit cause de tant de difficultés dans cette province. Nous avons l'un des clergés les plus édifiants du monde, et ce n'est pourtant que dans cette province qu'on murmure à l'égard de la dîme. Nos canadiens manqueraient-ils de cœur ! La plus grande gloire du pauvre irlandais est de voir son curé respecté et faisant honneur à tous ses comptes ; il est même joyeux de se priver quelquefois du nécessaire pour donner à son pasteur du superflu, tandis que le canadien jette des yeux d'envie sur un bien si légitimement acquis, puisque c'est la sainte Eglise qui le donne aux pasteurs des âmes.

Qu'on ait une terre ou qu'on n'en ait pas, on aime à payer un médecin qui nous a guéri, un notaire qui a travaillé pour nous ; pourquoi donc n'aimerions-nous pas à faire vivre le prêtre qui guérit nos âmes, le prêtre qui nous reçoit à notre entrée dans le monde et qui ne nous laisse qu'après avoir remis notre âme entre les mains de Dieu.

Que la dîme prenne le nom de supplément ou de capitation, c'est toujours la dîme, la dette que

l'Eglise impose à ses fidèles pour le soutien de ses ministres.

Quand on voit qu'il se dépense tant d'argent dans la province de Québec pour la boisson, tant d'argent pour les fricots, les bals, les danses, les toilettes, on a lieu de trouver étranges les murmures contre la dîme.

Prenons bien garde à ce point, car Dieu a dit : celui qui touche à mon prêtre, me touche à la prunelle de l'œil. Souvent le bon Dieu s'est plu à démontrer la vérité de cette parole par des exemples terribles qui sont sous les yeux de chacun de nous.

Quel est celui d'entre vous qui n'a pas une histoire à raconter à ce sujet. Pour ma part, j'en connais plusieurs, mais la peine que je causerais à certaines familles, m'empêche de les publier. J'en ai une dont le héros, un vieux garçon, est mort ; je puis en toute délicatesse vous la raconter.

Un vieux garçon qui était riche, disait un jour qu'il allait user de toute son influence auprès de son député, pour abolir la loi par laquelle l'Etat forçait les gens à payer leur dîme ; dans cinq ans, dit-il, entendez-vous, je ne paierai plus de dîme, moi. Il ne s'était pas trompé, cinq ans plus tard, il ne payait plus de dîme, il quêtait.

Soyons contents de payer une bonne dîme ; désirez, comme oncle Germain, d'en payer mille

minots par année. J'ai remarqué, disait-il, que plus j'en donne à mon curé, plus il m'en reste dans mon grenier, et plus il m'en reste dans mon grenier, moins je murmure, et moins je murmure, plus Dieu est content, et plus Dieu est content, plus le blé vient, et plus le blé vient, moins je mange d'avoine.

DE LA POLITIQUE.

Ici je suis certain d'être lu, et ceux d'entre vous qui verront d'abord la table de ce livre liront ce chapitre en premier lieu. Je serai pourtant loin de parler sur le sujet que vous pensez. Car vous vous dites peut-être : ce petit père-là se mêle-t-il de politique ? Messieurs, je ne me mêle pas de *votre* politique et je ne me sens pas la force de la démêler.

Le clergé peut-il faire de la bonne politique ?

Réponse.—Comme vous êtes sages tout-à-coup dans la maison ! Quel beau silence ! Quel dommage que vous ne soyiez pas toujours aussi tranquilles ! nous n'aurions pas besoin d'acheter de si grosses cloches pour vous appeler à l'Eglise.—Réponse à la question.

La politique est une science qui a pour but de rendre un peuple heureux et prospère.

Demande.—Peut-on rendre un peuple heureux et prospère, sans monter sur un "husting", sans faire de cabale, sans calomnier un adversaire, sans acheter et enivrer les électeurs, sans dire des paroles impures, sans exciter les passions populaires, sans promettre plus de beurre que de pain, sans dire : si tu votes pour lui, il te donnera une place,

sans manquer la messe pendant tout le temps des élections et sans la faire manquer à beaucoup d'autres, sans faire perdre un ou deux mois précieux d'ouvrages, sans inviter tous les jeunes gens à nous suivre de rang en rang, et de paroisse en paroisse, sans leur enlever la paix et le bonheur du foyer domestique, sans leur faire faire de faux serments, en un mot peut-on rendre un peuple heureux et prospère sans le rendre *malheureux et pauvre*, telle est la *difficile* question que je me suis posée, et qu'on n'aborde généralement dans le pays qu'en tremblant. Comme je ne suis pas nerveux, je vais parler avec beaucoup de tranquillité.

Je réponds dans l'affirmative. Oui! on peut rendre un peuple sage, heureux, prospère sans faire tout son possible pour le rendre fou, malheureux et pauvre.

Un homme se vantait un jour d'avoir suivi la politique depuis plus de 15 ans; soit dit, entre nous, disait-il à un ami, sur un "husting," je ne suis pas commode à prendre. Le dialogue suivant s'engagea alors entre le *grand politicien* et son ami.

L'ami.—Croyez-vous que la province de Québec ait de grandes ressources?

Le politicien.—Vous me mettez sur mon terrain, c'est ici que je suis fort. La Province a d'immenses ressources, d'immenses terres fertiles, d'im

menses voies d'eau, d'immenses mines, d'immenses produits, d'immenses hommes.—Tout était immense.

L'ami.—Combien reste-il encore de bonnes terres à cultiver?

Le politicien.—Pour cela, je n'ai jamais calculé, d'ailleurs je crois que ce n'est pas connu.

L'ami.—C'est pourtant une des premières choses qu'un homme politique doit savoir. Combien dans notre province, une terre de 50 arpents peut-elle donner de produits en moyenne?

Le politicien.—Pour cela, je n'ai pas calculé, mais je sais que la province de Québec peut avoir d'immenses produits.

L'ami.—Est-ce qu'il n'appartient pas à la politique de calculer cela?

Combien la Province de Québec produit-elle maintenant et combien bien cultivée produirait-elle?

Le politicien.—Une chose est claire—la Province mieux cultivée produirait plus.

L'ami.—De combien plus?

Le politicien.—Je ne sais trop, ce n'est pas de ces choses-là qu'on discute dans les élections,—on y parle rien que de politique.

L'ami.—Nos terres ne poussent plus rien; par une bonne culture, elles redeviendraient fertiles. Si un cultivateur qui n'a aujourd'hui que 250 mi-

nots d'avoine et 200 livres de beurre parvenait à avoir *sur la même terre* 1° autant et même plus de grains ; 2° 1000 livres de beurre ou de fromage ; 3° 200 livres de tabac ; 4° 3,000 livres de bœuf à vendre, c'est-à-dire, qui augmenterait son revenu annuel de 330 piastres, croiriez-vous que l'homme qui aurait contribué à sa prospérité et qui, par son influence, aurait déterminé tous ses compatriotes à en faire autant, mériterait le nom d'homme politique ?

Le politicien.—Sans être précisément un homme politique, la justice me force de déclarer qu'il aurait rendu un grand service à la patrie.

L'ami.—Maintenant, tandis que j'y pense, dites-moi donc pourquoi tel maître de poste a été destitué ?

Le politicien.—Enfin, vous voici sur le terrain politique. Quelle belle question pour les élections générales ! Voici, Monsieur ; quoique l'homme en question ne soit pas dans mon comté, j'ai étudié la chose depuis deux mois : J'ai visité les livres de compte pendant huit jours d'un travail de 10 heures. Je suis renseigné et avec cela on écrase un parti.

L'ami.—J'en ai assez. Huit jours de travail vous aurait suffi pour vous convaincre de l'importance d'une bonne culture et des immenses—ici ne craignez pas d'employer le mot—profits qui

en résulteraient. La Province de Québec produirait 30 millions de plus qu'elle ne produit—il n'y a pas d'exagération dans ce calcul. Trois populations comme celle qui s'y trouve, vivraient plus heureuses que la seule qui y végète maintenant—et vous ne savez pas le premier mot de ces choses. Pauvre homme politique !

Mes chers amis, le politicien que vous venez d'entendre est bien à plaindre Il ne connaît pas le premier mot de politique. Malheureux serait le pays qui n'aurait que de tels gens pour s'occuper de ses intérêts!

Le peuple canadien plus heureux a possédé et possède encore des grands hommes politiques, ses saints Evêques et ses bons prêtres pour ne pas parler des laïques : nos divisions politiques sont si haineuses qu'on ne peut mentionner un seul homme qui *fasse du bien*, sans s'attirer la haine de la moitié de la population.

Quand l'Angleterre voulut nous protestantiser, le clergé fit de la si bonne politique auprès de Dieu et des hommes que nous sommes restés français et catholiques ; quand on voulut nous exciter à la révolte, si le clergé n'eût pas fait de la bonne politique, les flots de sang auraient coulé et l'ère de la persécution aurait commencé. Qu'on ne l'oublie pas, c'est la politique du clergé qui nous gagna la sympathie de l'Angleterre.

Quand on voulut établir la cotisation pour l'instruction de la jeunesse, c'est grâce à la politique du clergé qu'on réussit. Il y en a aujourd'hui qui écrivent que le clergé est redoutable ; sans lui cependant ils ne sauraient écrire. L'émigration nous décime, l'agriculture est rendue à un tel point de stérilité qu'aujourd'hui on se met cultivateur *faute de mieux* ; eh ! bien ; le clergé qui fait toujours de la bonne politique, c'est-à-dire celle dont le but est de rendre le peuple heureux et prospère, va rémédier à ces maux et cela sans faire commettre de parjures ni promettre des places. Nos Seigneurs les Evêques se sont mêlés grandement de politique en formant des sociétés de colonisation. Monseigneur l'Archevêque s'est grandement mêlé de politique en me disant de prêcher contre l'intempérance et le luxe, et dans ses conversations privées, en disant de faire comprendre aux gens qu'il vaut mieux avoir des paturages, plus de vaches et de brebis. Monseigneur l'Evêque des Trois-Rivières s'est mêlé de politique en répétant dans chaque paroisse qu'il fallait s'habiller d'étoffe, de flanelle et de toile du pays, et qu'insi on augmenterait le revenu de la province de plusieurs millions, qu'on serait plus prespère et qu'en travaillant plus, on serait plus moral et conséquemment plus heureux.

Mes bons habitants, que ce mot politique est

mal compris dans notre pays ! Quand je vois de petits crève-faim parler deux heures aux portes des Eglises sur la politique et ne pas même savoir combien il se dépense de farine, de beurre, de sucre, de tabac dans un an ; ignorer combien la Province produit de ces choses et combien surtout, si on voulait se donner la main, elle pourrait en produire, je suis tenté de m'écrier : Ne craignez pas que je me mêle de *votre* politique, mais comme j'aime mon pays et que je veux le rendre heureux et prospère, je me mêlerai de *notre* politique, ne vous en déplaise, petits chercheurs de place, qui, trop lâches pour travailler pour le bien de la patrie, ne travaillez que pour vous.

ENCORE DE LA POLITIQUE.

Mes bons amis, vous m'écoutez avec tant d'attention quand je vous parle de politique, que je désire encore vous en parler. Supposez que je ne vous en parle pas, je ne ferai toujours pas pis que ceux qui se font annoncer comme devant vous parler de politique et qui pendant deux heures ne vous en disent pas un traître mot. J'ai connu un jeune homme dont le discours politique fit grand bruit et qui ne dit rien autre chose pendant deux heures que : " la nomination du maître de poste de la paroisse qu'on devait à son influence, avait rencontré l'assentiment général de toute la province, qui, à la nouvelle de cette nomination, avait senti un bien-être indescriptible et une joie qui s'était manifestée en certains endroits par des réjouissances publiques et par la réception de sa part de onze télégrammes dans la même journée. Donc, messieurs, dit-il, en finissant, l'émigration est finie et le Canada est enfin sauvé." J'ai vu dans un journal que ce fut l'un des plus grands efforts oratoires de la campagne électorale.

Les cercles agricoles se fondent rapidement. Messieurs les Curés sentent le besoin d'user de leur *influence due* à Dieu et aux hommes, afin

d'améliorer le sort de nos cultivateurs. Ceux-ci sont pauvres, et pourtant, il leur serait si facile d'être riches. Les cercles agricoles vont opérer cette transformation. Un mot du curé peut augmenter les revenus de sa paroisse de 2,000 piastres, c'est-à-dire, que *200 habitants* n'auraient qu'à augmenter leurs produits de *10 piastres* chacun. Pour celui qui a vu *de ses yeux* l'état de l'agriculture dans nos campagnes, il lui est facile de se convaincre que le moindre de nos cultivateurs pourtait augmenter ses produits de 100 piastres par an. Quelle différence dans la prospérité d'une paroisse !

Un cultivateur me disait l'autre jour : la causerie de M. Barnard m'a valu 100 piastres par an. Je labourais en faisant des planches de huit et neuf raies. Il m'a dit que je perdais deux raies par planches. En effet je ne récoltais que sur les planches, et dans les raies je n'avais rien. Passez un coup de charrue dans les raies que la herse ne peut atteindre, dit-il, et vous verrez que vous herserez aussi facilement dans les raies que sur les planches et que le grain y viendra aussi bien. J'ai fait cela, me dit-il, et c'est alors que je me suis aperçu que j'avais perdu pendant 25 ans, le quart de ma terre, c'est-à-dire 20 arpents par année.

C'est par les cercles agricoles qu'on aura des

causeries, qu'on s'instruira mutuellement, qu'on se procurera de bons grains de semence, de bonnes races d'animaux et ce qui l'emporte sur tout, c'est là qu'on apprendra à estimer la vie agricole et à inculquer cette estime à ses enfants. (1)

Le curé sait toutes ces choses, c'est pourquoi il prépare les esprits pour ne pas s'exposer à manquer son coup et, quand le temps est venu, que les préjugés sont disparus, les haines quelquefois apaisées, les partis qui se disent politiques calmés, il fonde aussitôt le cercle agricole, qu'il surveille d'un œil jaloux, et augmente les richesses de la province d'un tiers. Dire qu'on viendra peut-être lui reprocher ça plus tard et qu'on le sommera de rester dans sa sacristie où les petits messieurs n'y mettent jamais les pieds ! Peu lui importe le lieu où l'on voudra reléguer son corps—son âme, à sa mort, ira au ciel, et il ne s'occupe pas du reste.

(1) M. N. E. Dionne, du *Courrier du Canada*, vient de publier un petit livre sur les avantages des cercles agricoles. Messieurs les curés le liront et reliront avec plaisir, leurs paroissiens avec profit. Dans dix ans d'ici, on verra les immenses résultats que ce livre politique aura produit. La province de Québec devra une dette de reconnaissance à son auteur.

DE LA POLITIQUE ENCORE.

Mes chers amis, me voici encore à cheval sur la politique. Que voulez-vous ? on vous en parle généralement si peu dans le temps des élections, que je sens le besoin de vous dire encore un mot de cette politique qui rend un peuple heureux et prospère.

La bonne politique consiste à faire travailler un peuple et non à lui faire perdre son temps.

Vos garçons et vos filles vont aux Etats-Unis pour y gagner de l'argent, parce que, dit-on, dans ce pays de chiens, il n'y a pas d'ouvrage.

A ceux qui appellent le Canada un pays de chiens, il ne manque plus que deux pates, pour en avoir quatre, et une queue pour être au complet. Notre pays peut soutenir la comparaison avec n'importe quelle contrée. Mais il est fait pour les hommes de cœur, et non pour les chiens ni les paresseux. Il faut travailler pour réussir, un peu moins, il est vrai, qu'on ne travaille ailleurs ; mais toujours est-il qu'il faut travailler un peu.

Travaille-t-on beaucoup dans notre Canada ? Voilà une des plus grandes questions politiques que j'aie à résoudre—et celle pour laquelle un si

grand nombre de nos hommes politiques ont tant passé de nuits blanches à ronfler sur leurs chaises.

Un peuple paresseux ne peut être heureux, ne peut être moral, ne peut être riche.

Il y en a qui travaillent cependant beaucoup en Canada. Il y en a qui ne travaillent que dans le temps des labours, des semences et des récoltes, et d'autres ne travaillent que dans le temps qu'ils mangent ; de tous les travaux, à coup sûr, le plus fatiguant.

Avez-vous remarqué, mes chers amis, que dans une famille, il en part quelquefois trois et qu'il se fait autant d'ouvrage après qu'avant leur départ ? Que faisaient donc ces six bras pendant qu'ils étaient à la maison ? Ils regardaient—je ne parle plus des bras, je parle des yeux—pour voir s'*il* allait arriver bientôt avec son beau petit cheval blond—et entre chaque coup d'œil on faisait un point de dentelle ou une boucle à son chapeau des dimanches ;—on brodait un petit cœur dans le fond d'un mouchoir ;—ceci est significatif et le sera encore bien plus quand on se sera mouché dessus, car on prétend le donner à quelque beau nez. Que cet état de choses est triste !

Un habitant me disait un jour : je suis pauvre mais j'ai dix enfants et je suis seul a gagner pour les faire vivre.

—Combien retirez-vous de votre jardin par année,

lui demandai-je ?—Oh ! mon père, ce n'est pas croyable tout ce qu'une famille retire d'un jardin ; à tout compter, mon père, je crois qu'on retire autant de quelques carrés de jardin que de dix arpents de terre.

—Pourquoi alors ne faites-vous pas faire le jardin plus grand par vos filles et vos garçons ?

Ce bon habitant me regarda avec étonnement, puis reprenant ses sens après un moment de silence, il dit : je crois bien que c'est parceque je deviendrais trop riche.

Cette année, j'ai vu un homme qui, avec le produit de quatre arpents de légumes, a engraissé des animaux qu'il a vendus 382 piastres et, conjointement à cela, ses vaches lui ont donné plus de 200 livres de beurre chacune. Je doute que quatre arpents en avoine eussent produit autant. Les filles n'ont pas besoin d'aller aux Etats pour gagner une piastre par jour.

Et dans l'hiver donc ?

On peut travailler l'hiver comme l'été. Ce qui empêche de travailler, c'est d'acheter trop d'indienne. Vous achetez pour deux piastres d'indienne, vous vous faites une robe et berce-toi Fanchette, en attendant qu'*il* vienne, ou va chez le voisin, savoir ce que l'on pense de ta robe, de ton cavalier et de tes souliers percés.

Si on se disait : on n'achetera rien, mais on va

vendre,—on sentirait le besoin d'avoir plus de moutons, de semer plus de lin, de faire plus de flanelle.—Les jeunes filles travailleraient tout l'hiver, elles deviendraient très-habiles,elles feraient de beaux cashmirs, de magnifiques tweeds et au bout de l'année, au lieu d'*acheter* une robe de deux piastres, elles auraient habillé toute la famille et auraient pour 50 piastres d'étoffes, flanelles et toile *à vendre* et ce qui plus est, trouveraient à se marier pardessus le marché; car, mes bonnes filles, vous n'ètes pas sans savoir les bruits qui courent. On dit qu'il va se faire une loi par laquelle les filles qui s'habilleront d'étoffes que leurs mains auront tissées elles-mêmes, devront se marier les premières. Certains hommes qui disent vous connaître nous assurent que, dès que cette loi sera passée, il n'y aura plus de luxe en Canada—Comme ils sont malins, ces hommes!

VERGEONS TOUJOURS SUR LA POLITIQUE.

Mes chers amis, je fais flèche de tous bois et je tire parti de la patience inaltérable avec laquelle vous écoutez parler de politique. Rester debout en plein soleil trois et quatre heures durant à écouter parler du Pacifique, de l'Océan Atlantique et de la Méditerrannée. Quelle patience ! ! Au moins, moi, je vous fais asseoir et vous défends de crier : hourrah pour moi ! ce qui doit de beaucoup diminuer vos fatigues.

Le clergé peut-il faire de la politique ?

—A ceci je réponds que la colonisation et l'agriculture sont le salut du pays. Quel est le moyen d'améliorer le sort de nos classes agricoles ?

—Il y en a mille. Je vais en suggérer un au risque de me faire écharpiller par ceux dont la profession est de mêler la politique et de vouloir rendre le peuple à jamais malheureux.

L'union fait la force. Des membres d'un cercle agricole qui fournissent un écu m'ont dit que cet écu leur rapportait chaque année plus de 20 piastres. La société d'agriculture qui s'est formée a St-Jacques, a augmenté les revenus de cette paroisse de huit mille piastres par an. Un cultivateur de cet endroit me disait : mes 17 vaches

m'ont rapporté chacune 37 piastres l'an passé. Autrefois sur la même terre, j'en nourrissais à peine huit que je tirais par la queue dans le printemps ; maintenant j'en tire 17 par les *trayons* et je trouve que c'est plus profitable.

Que d'exemples de ce genre on peut citer !

C'est l'association qui a produit ces phénomènes, ce sont quelques sous jetés dans un même fonds, qui ont produit ces merveilles.

Pourquoi ne mettrions-nous pas quelques centins en commun pour avoir des instruments aratoires pour bien défoncer la terre et détruire les mauvaises herbes, avoir de beaux animaux, des beurreries, des étofferies, et de beaux chemins qui contribuent tant à la prospérité d'un peuple ? On oublie dans notre Canada qu'un peuple ne peut jamais devenir riche avec des chemins mauvais. Vous souriez ? c'est pourtant là une grande vérité. Tout est mort dans un pays où l'on meurt dans les chemins.

Au Nouveau-Brunswick, une loi oblige les gens à travailler six jours par année dans les chemins. On les avertit du jour, chacun doit se rendre à son poste ; s'il y en a un qui manque, on engage un homme à sa place. On travaille par groupe d'une vingtaine ; il y en a qui charroient la pierre, d'autres la cassent, d'autres font des fossés, d'autres hersent, etc., etc. Dès qu'ils ont ainsi travaillé

trois ou quatre ans dans un chemin, ils n'ont plus besoin de travailler six jours par année : dès la première journée, ils sont congédiés, ils n'ont plus rien à faire. Le chemin est beau. Que de six jours de perdus dans une année, surtout une année d'élection !

Rappelez-vous ceci, mes chers amis : les chemins sont à un pays ce que les jambes sont à un homme et les pates à un cheval.

Mais je ne suis pourtant pas encore à la question.

Quand on a voulu établir la cotisation pour les écoles, il y a eu bien des cris et aujourd'hui, si on voulait les supprimer, il y aurait non seulement des cris, mais peut-être des meurtres, parce que vous voyez que c'est dans l'intérêt de vos enfants. Eh ! bien ; je vais vous proposer une chose qui est de votre intérêt, de celui de vos femmes, de vos enfants, de vos petits enfants et de tout ce que vous voudrez. La voici : Que les gens d'esprit d'une paroisse s'entendent entr'eux pour demander de prélever un tiers de cent par piastre selon la liste d'évaluation, pour des fins d'agriculture et pour l'amélioration des chemins. Cet argent devra se dépenser dans la paroisse. Chacun de vous a assez d'intelligence pour comprendre qu'une telle mesure augmenterait de un à 1000 piastres la richesse de la paroisse. Mais j'entends

déjà les braillards s'écrier. "citoyens ! on veut encore vous arracher de l'argent,—suez, nobles cultivateurs ; esclaves, travaillez pendant qu'un tas de vautours attachés à vos flancs s'engraissent de vos sueurs. Je ne suis moi ni libéral, ni conservateur, j'appartiens au nouveau parti populaire (ils n'ont pas encore songé à ce mot) qui vient de trouver le moyen de vous faire vivre à rien faire. On veut vous voler votre argent." Eh ! non, petit crève-faim, l'argent reste dans la paroisse et vous rend mille pour un.

Mes chers amis, si vous ne prenez pas bientôt un moyen de réparer vos chemins, il va vous en coûter bien cher, car moi qui vous aime de tout mon cœur, je vous avertis que certaines gens se proposent de vous jouer un vilain tour. Vu que les trois quarts de vos chemins ne sont pas en conformité avec la loi, vous allez payer l'amende au moins trois fois par semaine. En serez-vous plus avancés ?

VA-T-IL ENCORE NOUS PARLER DE POLITIQUE ?

Mes bons amis, il y a un bout pour la politique. Pour vous reposer, je vais vous parler d'un pays où il était impossible de faire de la politique. Je n'ai pas besoin d'explication, vous savez ce que je veux dire par ce mot : la science qui enseigne à rendre les peuples contents et prospères.

Commençons :

C'était du temps de la famine de Pharaon ; il y avait un pays qui croyait pouvoir se passer de science politique. Comme la chose est impossible, il a disparu, l'histoire n'a pas conservé son nom ; mais grâce à un manuscrit trouvé dans les pyramides, on sait ce qui se passait. Voici : c'était un vaste pays qui possédait d'immenses ressources agricoles, d'immenses forêts, d'immenses voies d'eau etc., etc.... Dans ce pays-là, il y avait des villes et des campagnes, des gens qui se disaient instruits et d'autres qu'on disait ignorants. Jeune pays encore, il avait bien des besoins à satisfaire, bien des dangers à éviter.

Il avait un gouvernement. Le système du gouvernement était loin d'être parfait, mais tant qu'il n'y eut pas trop de fous, ni trop de méchants

dans ce pays, ce système fonctionna bien et les gens furent contents.

Dans ce pays-là, comme dans tous les autres, le peuple se laissait mener par ceux qui ont de la langue, la meilleure et la pire des choses de ce monde. Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi jusqu'à la fin du monde. Dans tous les pays, il y a une partie qui parle et qui écrit ; une autre qui écoute et qui lit ; une partie qui impose ses idées et l'autre qui les reçoit, une partie qui enseigne à faire la poudre et l'autre qui s'en sert quand elle est faite.

Dans ce pays-là, la classe dirigeante et la classe dirigée avaient des passions. Tant que la classe dirigeante sut réprimer les siennes et ne point exciter celles de la classe dirigée, le pays fut sur des roulettes. Mais voici qu'un jour quelques vaniteux, il y en avait dans ce pays-là, se mirent en tête de croire qu'on ne pouvait marcher à la gloire, avoir un nom dans le monde, sans faire du bruit : les " hustings " furent inventés. La classe dirigeante commença alors à lécher la classe dirigée pour se faire porter aux nues et pas un—chose digne de remarque—n'a été porté plus haut que la longueur d'un manche à balai.

Dans ce pays-là, quand l'un disait blanc, l'autre disait noir. C'était chose nécessaire, soutenait-on, pour ne pas donner de prestige à son adver-

saire. Pour amener les gens à dire blanc quand ils pensaient noir, on achetait des bouteilles contenant une médecine qui troublait la vue, on soufflait à l'oreille d'un homme qui avait de l'influence et des garçons qu'on était à s'occuper *activement* de trouver une place à ces derniers. Cinq ans plus tard, ces garçons, qui avaient trainé les coulisses du parlement, et avaient dépensé à voyager de la capitale à la maison et de la maison à la capitale, en demeurant des semaines entières aux hôtels, plus que la somme suffisante pour vivre tranquilles et heureux, avaient enfin trouvé une place aux Etats voisins dans la basse-cour d'un grand éleveur de dindes. Leurs familles qu'ils avaient ruinées avaient été obligées de les suivre.

Dans ce pays-là, il y avait des hommes qui aimaient leur patrie, Dès qu'ils voulaient introduire une mesure pour le bonheur et la prospérité de la classe dirigée, les braillards montaient sur les "hustings" et s'écriaient : Peuple je viens demander vos voix, il y a assez longtemps qu'on se moque de vous. Vous avez un trop bon cœur, une trop belle intelligence pour vous laisser traiter comme des bêtes de somme.

Dans ce pays-là, tant que le peuple fut fin, il les envoya *brailler* ailleurs et savez-vous ce qui arrivait : le braillard qui avait perdu son élection, se réunissait avec ses amis et comme le peuple

n'y était pas, il disait ce qu'il pensait: Mais que voulez-vous, mes amis, le peuple est si bête! mais c'est quelque chose d'effrayant comme il est bête! Comme vous voyez, il changeait vite d'opinion, ce braillard.

Dans ce pays-là, on disait blanc et noir selon les chances des couleurs. Quand on disait blanc, on traitait de fou et de stupide ceux qui disaient noir, et quand on commençait à dire noir, on mettait noirs tout ceux qui étaient blancs.

Dans ce pays-là, le saindoux jouait un grand rôle, et en graissant les cabaleurs qui étaient noirs, on les rendait blancs. Dans ce pays-là, tous ceux qui cabalaient dans les élections, soutenaient qu'ils ruinaient leur santé pour le seul bien public, et pour preuve, quand on ne leur donnait pas de place, ils se fâchaient tout rouges ; leur député, ce sauveur de la Patrie, trois jours plus tard, devenait la plus grande canaille du pays—alors ils excitaient le peuple et faisaient perdre les élections à celui qui, l'année précédente, était le plus grand homme politique sur lequel le soleil avait dardé ses rayons lumineux. Dans ce pays-là, après quelques années, on se retirait dégouté, écœurré de la politique. *Les plus droites intelligences du pays* se trouvaient dans *l'impossibilité* d'opérer le bien, le pays s'appauvrissait chaque jour, des milliers partaient pour la terre

étrangère. On connaissait pourtant des remèdes à ces maux : ne pas faire brailler le peuple qui, par lui-même ne braille jamais et l'intéresser à son propre sort, à sa propre maladie, en lui faisant connaître le mal et en lui faisant comprendre le moyen de le guérir—mais les estomacs creux étaient là au coin des rues, cherchant une place pour se caser, et de tous les êtres dangereux, c'est la pire espèce, les tigres viennent ensuite.

C'était du temps de la famine de Pharaon.

OU EST LA VÉRITÉ POLITIQUE ?

Disons pour cette fois où elle ne se trouve pas.

La vérité politique ne se trouve pas dans le mensonge. Il y a mensonge toutes les fois qu'il y a péché. Donc, la vérité politique ne se trouve pas dans le péché. Donc toutes les fois que vous péchez ou que vous faites pécher, vous agissez contre vous-même et contre votre patrie. Le péché est de toutes les mesures, la plus impolitique. Donc toutes les fois qu'un parti politique ne respecte pas les lois de la morale, il s'affaiblit dans l'esprit du peuple qui est fait pour la vérité. Le peuple alléché, acheté ou surrexcité, peut enregistrer un vote contre la vérité, mais poussé par sa nature, il criera bientôt à la corruption. Qui n'a pas entendu dire ces mots : c'est une canaille, Monsieur, il m'a acheté deux ou trois fois.

La vérité politique n'est pas dans la fourberie. Un individu peut-être fourbe, mais le peuple ne saurait l'être ou ne saurait l'être qu'un instant. Pris collectivement il est droit et ne donnera sa confiance qu'à ceux qui sont droits.

La vérité politique n'est pas dans la haine, la haine n'est pas le chemin qui conduit au bonheur ; la haine des hommes a fait couler beaucoup de

sang que l'amour de la vérité a dû plus tard étancher. Dans la haine se trouvent les médisances, les calomnies, les réputations flétries, les avenirs brisés. Dans la haine se trouvent la discorde dans la famille, les chicanes entre voisins, les injures entre mère et filles, les coups de poing quelquefois entre père et fils. Triste politique que celle que forment les haines ! !

Ecoutez ce dont j'ai été témoin une fois; j'entre dans une maison, j'étais écolier. M., quel est donc le nom de votre voisin ?

—Pierre un tel, M. ; c'est un bon voisin, un homme d'église, un travaillant qui a élevé une grosse famille sur une petite terre, un homme sobre qui ne dit jamais gros comme ça de mal des autres etc., etc. Il fit son éloge pendant une demi-heure.

L'année suivante, j'entrai pour me reposer dans la même maison. Les élections avaient eu lieu et son voisin n'avait pas voté pour son neveu qui s'était présenté.

—Monsieur, dis-je à cet homme qui ne me reconnaissait plus sous mon nouvel accoutrement, quel est votre voisin ?

—Pierre un tel. Çà, monsieur, c'est la belle canaille ! C'est rogne, entendez-vous, jusqu'au fin bout des bouts.—Çà ne sort jamais de chez lui, parceque c'est trop bête pour se présenter devant le monde ; çà va lécher les ballustres et çà peut tuer un

homme pour un six sous. Ne soyez pas inquiet ; je l'attends bientôt dans un procès que je vais lui intenter. Je verrai le bout de sa terre ou bien il en cognera des clous ! entendez-vous ? je ne veux plus le souffrir à côté de moi.

Pauvre peuple ! jusqu'à quel point on t'a passionné pour les élections ! que ne l'es-tu autant pour ta sainte religion !

La vérité politique n'est pas dans l'achat des consciences.

La vérité politique n'est pas dans le parjure.

La vérité politique n'est pas en dehors du respect que l'on doit à ses électeurs.—Un homme qui favorise l'ivrognerie—qui veut hébêter ses électeurs,—qui pour les remercier après les élections, leur fait prendre une fête, n'est pas dans la vérité politique. C'est un éteignoir. J'ai vu un jour un prêtre pleurer au triomphe d'une élection. Deux ou trois cents hommes étaient soûls. Le prêtre s'approche du député qui n'était pas à jeun ; malheureux ! qu'avez-vous fait, lui dit-il ?—Que voulez-vous, M. le curé, le peuple est si bête ! Il faut bien être *coulant*, malgré nous.

—Et c'est là, répondit le curé, le moyen que vous prenez pour le rendre fin ? Non, Monsieur, le peuple n'est pas bête, mais on s'efforce chaque jour de l'hébêter. Encore les fruits d'une retraite de perdue ! ajouta-t-il en soupirant. M. le député,

sachez une chose, c'est que je ne suis pas de votre politique.

Le dimanche suivant, le curé tonna du haut de la chaire. Deux ans plus tard, ce député perdait son élection et s'en prit au curé qui avait fait servir au profit de la vérité, une *influence dûe*—à son troupeau—celui-là eut cependant assez de religion pour ne pas se rendre jusqu'au confessionnal, afin d'arracher à ce prêtre les âmes qu'il aimait tant.

La vérité politique ne flatte pas les passions populaires. Tâcher de faire croire au peuple qu'il est esclave, qu'on se rit de ses sueurs, que les gouvernements veulent s'enrichir de son travail qui est trop long, est le plus sûr moyen de créer des révolutions et de faire couler le sang à flot.

Mes bons habitants, il ne faut pas croire que dans notre pays, du moins, nos gouvernants, quelqu'ils soient, s'engraissent de vos sueurs. Morin, Cartier, Dorion, Boucherville, Joly, Ouimet, Chapleau se sont appauvris ayant le trésor en mains. La seule dépense inutile qu'ils soient tentés de faire est à l'égard de vos enfants qui demandent trop de places. Nous en parlerons bientôt. Disons pour le moment que nos ministres quelqu'ils soient, sont tellement assiégés par les fainéants, soit à leur maison privée, soit à leur bureau, que ceci doit beaucoup nuire à la Province, car je ne vois

pas qu'ils aient le temps de méditer et de mûrir de grandes mesures.

Prenons donc garde à la passion de l'envie. Je crains qu'elle ne fasse couler des flots de sang dans notre patrie et, mes bons artisans, ce sera votre sang que vous verserez vous-mêmes; ceux qui vous auront poussés de l'avant, se mettront derrière vous, et quand vous serez morts, ils se diront entr'eux ce qu'ils disent aujourd'hui: Que ces gens sont simples de s'entretuer pour le plaisir des autres!!

DES CHERCHEURS DE PLACE.

La province de Québec est en voie de progrès. Rien ne peut mieux le démontrer que l'empressement avec lequel on cherche "*des places.*" *Place, place, caillette, place, place, rougette.* Si cette manie de demander des positions au gouvernement s'accentue encore trois ou quatre ans, la province va tourner en gouvernement et le gouvernement n'aura plus de province. C'est à n'y plus rien comprendre ; car comment expliquer la folie ou mieux la paresse des jeunes gens du jour? On rêve comme bonheur suprême en ce monde d'avoir une position au gouvernement, et dès qu'on la tient, l'expérience prouve qu'on rêve d'en sortir.

Il faut pourtant des hommes sages et vertueux pour aider les ministres, on en trouve, Dieu merci, partout en notre Canada ; l'opinion publique les désigne, les cherche, les pousse, ils n'ont que faire de se pousser. Ces gens en position rendent de grands services à la patrie. Ils sont à leur bureau au jour, à l'heure dite, ce sont des hommes de devoir qui servent leur pays. Ils ruinent leur santé en peu d'années et meurent tous bien jeunes.

Mais quand je vois tous ces petits claque-dents de tribune, ces cabaleurs d'élection, venir se grou-

per autour des ministres, s'attacher à leurs flancs et les sucer comme des sangsues pour avoir une place au gouvernement, je suis tenté de répétor le fameux mot de notre Sir George Etienne Cartier: "Le gouvernement n'est pas le râtelier où doivent venir se panser tous les ânes du pays."

S'il y a quelque chose qui puisse donner une idée de l'égoïsme et de l'apathie d'un peuple, c'est bien à coup sûr l'engouement pour les positions civiles de troisième et quatrième ordre.

En est-on rendu là dans la province de Québec ? —Les chiffres sont contre nous. Pour une place vacante de 450 à 500 piastres, 250 noms furent présentés et ce qui est pis, 32,500 signatures furent données en faveur de ces nombreux prétendants. Probablement 2,500 journées furent perdues. J'en connais même, qui depuis 4 ans, n'ont rien fait, attendant une place—2,500 voyages d'au moins 10 piastres chaque furent faits.—Supposez maintenant ces calculs en mains, qu'il y en ait 3,157 dans la province de Québec, cherchant une crêche, et vous saurez pourquoi le pays n'a plus de paille.

Nous voyons avec plaisir que plusieurs membres de la classe instruite pensent maintenant à faire de leurs enfants, autre chose que des hommes de profession. Nous avons de riches médecins, avocats, notaires, marchands qui font de leurs enfants, des cultivateurs. Tant mieux, car si on

veut croire que, dès qu'on est instruit, on ne peut faire un habitant, notre pays marche vers sa ruine. Ces demi-savants désœuvrés, flânant, cherchant des places, exciteront les passions populaires, maugréeront contre la société qu'ils traitent de marâtre, se rendront au dernier degré de l'ivrognerie et du vice en répandant partout la contagion et le désordre.

Si le nombre de ceux qui appartiennent aux professions libérales, augmente encore vingt ans dans la proportion de ces dernières années, les médecins, les avocats et les notaires quêteront dans les paroisses et scieront du bois aux portes des habitants.

Mes chers habitants, si vous avez sacrifié quelque chose pour faire instruire vos enfants, ne le regrettez pas s'ils se mettent cultivateurs ; s'il y avait plus de cultivateurs instruits et moins de gens instruits ignorants, le pays n'en irait que mieux. Un cultivateur instruit peut faire plus de bien à la classe agricole que trente avocats sans causes.

Donc, mères de famille, usez du pouvoir que votre tendresse peut exercer sur le cœur de vos fils pour les diriger vers la culture de la terre. Ne faites jamais demander *de place* au gouvernement pour eux, car c'est demander à les rendre malheureux et esclaves pour toute leur vie. D'ailleurs

sur 200 qui demandent, il n'y en a qu'un qui obtient une position, et sur 200 qui ont des positions, il y en a trois qui vivent à l'aise, quatre qui n'ont pas de dettes, cinq qui sont assez gais, et 188 qui se tiennent toujours la tête basse, étant obligés d'être myopes pour ne pas reconnaître leur créanciers qui sont toujours doués d'une vue perçante. Sur ces 200 employés, 150 meurent avant 50 ans de la faim, maladie que les médecins appellent la dyspepsie, et la jaunisse emporte les autres. Ça ressemble au temps de la famine de Pharaon.

De plus, mes chers amis, inspirez à vos enfants le sentiment du dévouement et du sacrifice—c'est le plus sûr moyen *d'arriver*. On ne peut soutenir la candidature d'un homme sans croire qu'il nous doit une position. Alors ce n'est plus pour le pays, ni pour cet homme qu'on travaille, mais pour soi-même. Une fois j'ai entendu dire ceci: je lui prête mon cheval pendant les élections, et maintenant il ne veut pas me donner de place, mon père. (1)

(1) Depuis que je suis à l'œuvre de la colonisation, je suis assiégé du matin au soir, comme si je pouvais disposer de 100,000 piastres de rentes. A ceux qui demandent des places, je réponds invariablement : oui.—Où donc mon père ?

—Une place entre deux gros merisiers dans la forêt.

Les demandes commencent à se faire plus rares. Il est rumeur—et j'applaudis à l'idée—que les noms de tous les aspirants aux positions civiles seront désormais publiés dans la *Gazette Officielle*. Le public alors jugera.

Une loi qui ferait beaucoup de bien au pays à l'époque actuelle, serait celle qui exempterait des charges publiques tous ceux qui cabaleraient dans les élections. Ceux qui travailleraient pour le pays, continueraient quand même à travailler et ceux qui ne s'agiteraient que pour eux, resteraient tranquilles dans leur coin. Les élections se feraient sans bruit, les haines s'appaiseraient et la tranquillité renaîtrait dans le pays.

Un homme qui aime sa patrie, doit travailler pour elle dans la mesure de ses forces sans attendre une pension de toute la vie pour quelques jours de service et quelquefois de mauvais services. Il est pourtant si doux de travailler pour une patrie qu'on aime !!!

Ainsi donc, mes bons amis, restons sur notre terre, travaillons avec intelligence pendant six jours de la semaine, allons à la messe le Dimanche, restons à Vêpres, et la vie passera comme toutes les choses de ce monde—puis alors on aura une place dans le gouvernement du bon Dieu, et là, il n'y a pas de destitutions possibles, ni de réduction de salaire.

NE DEVAIS-JE PAS VOUS PARLER DE LA PATRIE CELESTE ?

Oui, je devais vous en parler et je n'ai pas cessé de vous en parler depuis le commencement.

Dieu pour sauver le monde veut bien appeller à son secours l'influence de ses créatures. Si tous les hommes qui ont gouverné les sociétés eussent été des saint Louis, il y aurait probablement plus d'âmes au ciel qu'il n'y en a. Le défaut de politique et l'excès de politiciens ont gâté la France, la belle France de St Louis. Dieu veut la France catholique ou n'en veut pas. Dieu veut le Canada catholique, qu'on y fasse attention ! On a toute l'étoffe voulue pour faire une nation forte, sage et prospère. Aimons la vie agricole ; si on ne l'aime pas, c'est parce qu'on n'y trouve pas la prospérité ; et si on n'y trouve pas la prospérité, c'est parce qu'on le veut bien. On aime un métier qui paie et l'agriculture est la profeesion qui paie le plus surement et le plus généreusement. C'est dans l'art agricole que se trouve, pour le moment du moins pour nous, la base de la politique qui a pour but de rendre un cultivateur content et prospère. Dans notre pays, quand les cultivateurs seront contents et prospères, les autres le seront aussi ; car la source

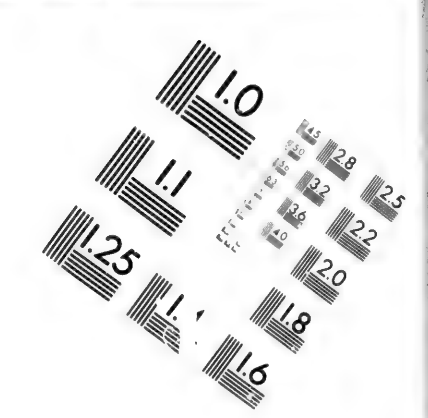
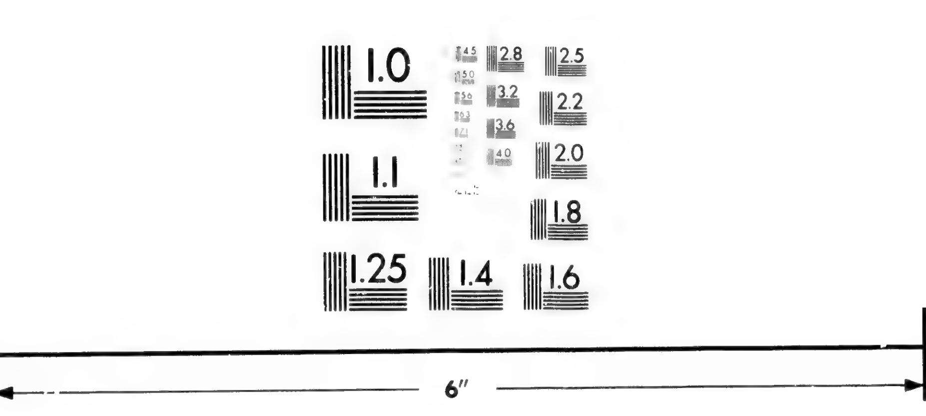
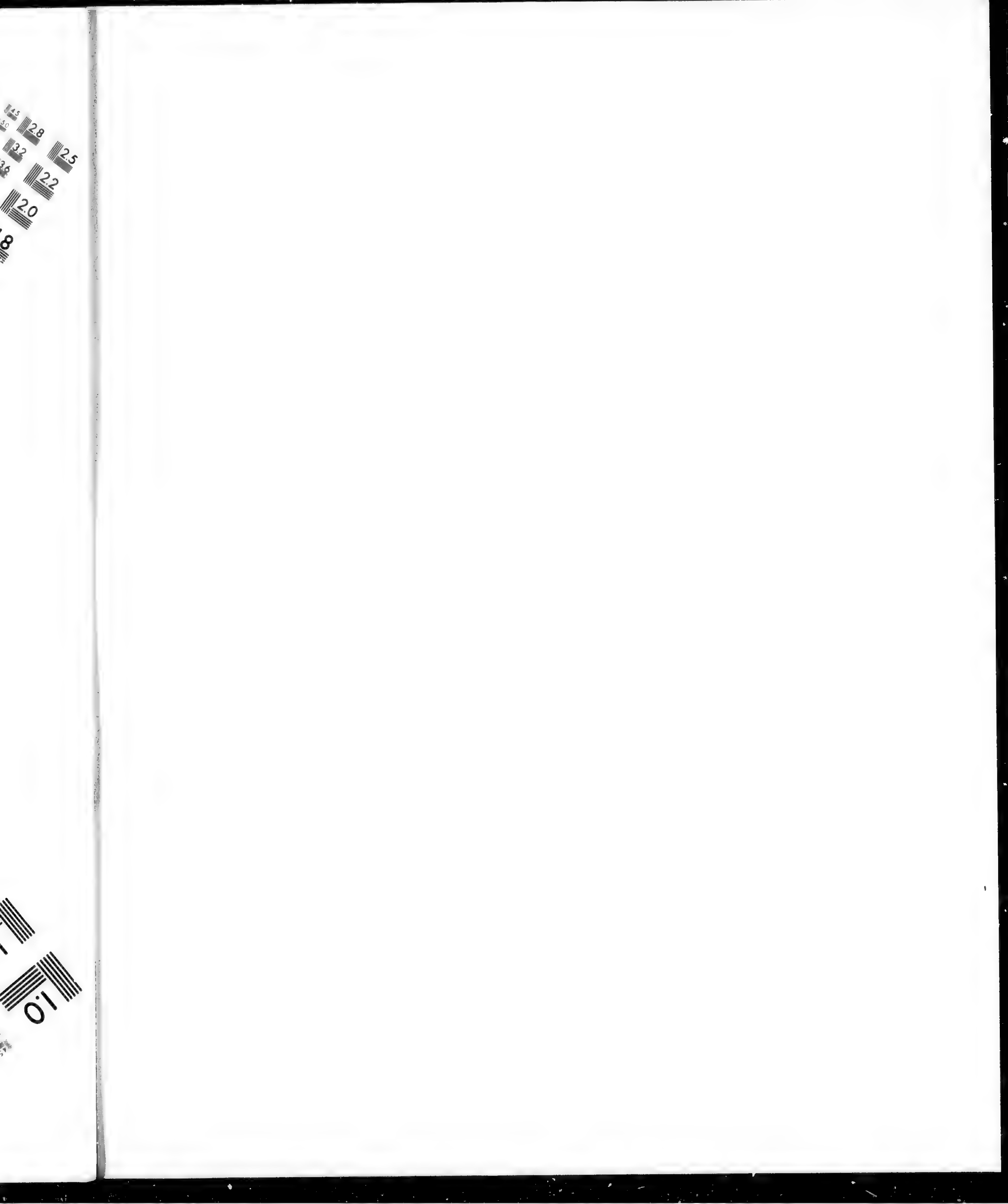


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





de la prospérité des autres classes de la société, découle de celle des cultivateurs ; ceci est élémentaire en politique et en fouillant dans les débats de nos chambres, avons-nous la satisfaction que nous devrions y trouver ?

Prenons bien garde de donner dans les idées du jour, en croyant que la gloire consiste à faire du bruit. Le bruit ne fait pas de bien et le bien ne fait pas de bruit. Un homme qui fait pousser deux brins de foin là où il n'en poussait qu'un, est un grand homme politique dont le nom sera peu souvent dans les journaux, mais dont le souvenir sera dans le cœur de tous ses compatriotes. D'ailleurs il saura se passer des consolations étrangères, la joie qu'il éprouvera d'avoir fait des heureux, lui fera parcourir une carrière plus joyeuse que ne sauraient lui donner toutes les flatteries du monde. Fuyons l'oisiveté, c'est elle qui gâte un peuple. On flâne, on se rassemble dans les maisons, dans les rues, on se plaint du temps, les esprits s'échauffent, les cœurs fermentent, la vapeur se forme et à un moment donné et quelquefois inattendu, a lieu une terrible explosion, l'explosion de cœurs gangrenés par le vice, d'esprits saturés de haine et de volontés mues par l'appât du libertinage. On vous l'a dit et on vous le répète : faites travailler vos filles, faites travailler vos garçons, si vous voulez les conserver dans le sentier

du devoir et de l'honneur. Travaillons douze mois par année, notre santé n'en sera que meilleure, nos revenus plus considérables, l'amour de la famille plus grand et le ciel plus assuré.

Si on nous demande quelques petits sacrifices pour le bien de la colonisation et de l'agriculture, sachons que par cette légère obole, nous travaillerons dans l'intérêt de nos enfants, de notre belle patrie et de notre Grand Dieu.

Défendez à vos enfants de chercher des places au gouvernement ; ils y perdent leur temps, on les amuse de promesses en vue des élections. En attendant, ils ne font rien, le temps se passe, ils se gâtent, gâtent les autres, perdent leur avenir et peut-être leur âme.

Ayez une grande horreur des cabaleurs d'élection. Ces gens-là font tant de mal au pays.

Prenons garde aux flatteurs qui viennent exciter notre envie, la vie de la société est là, la tranquillité du foyer domestique est là et le salut de milliers d'âmes est là. N'avais-je pas raison de vous dire que je m'étais tenu dans mon sujet.

REPOSONS-NOUS.

Vous avez mal à la tête et moi aussi. Quel sujet fatigant que la politique ! Il n'est pas étonnant de voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent, en meurent.

Nous allons raconter de petites histoires qui ont eu lieu bien longtemps après la famine de Pharaon, c'était dans la province au nom original de Cébeuq.

Un homme de cette province, vivait dans une paroisse éloignée de 15 lieues de la ville, le long d'un fleuve. Il assemble ses coparoissiens : Messieurs, dit-il, voulez-vous fournir chacun trois piastres pour construire un quai ; nous n'avons point de marché, les chemins sont impraticables, surtout dans l'automne où nous avons le plus besoin de faire de l'argent, consentez-vous, mes amis ? On prit des pierres et on faillit le tuer. C'était un homme persévérant ; il parcourut les maisons, une à une, et tout alla si bien que vingt ans et dix heures plus tard, le quai de 500 piastres fut terminé. Le bateau s'y rendit.

Deux ans plus tard, le même homme assembla ses amis et leur dit : Messieurs, je viens vous remettre l'argent que vous avez déboursé avec l'intérêt,

pour la construction du quai, je veux le détruire, car il n'est bon à rien. Ces coparoissiens le regardent, ils croient qu'il est devenu fou, quelques-uns parlent de l'envoyer aux loges, d'autres veulent le pendre. " Quoi ! est-il fou ? détruire un quai, qui vaut 10,000 piastres à la paroisse par année ! On vend nos effets ici aussi cher qu'à la ville maintenant. Hier, moi, j'ai vendu pour 15 piastres de beurre frais et pour cinq piastres d'œufs ; allez chercher une corde que je le pende. " L'homme au quai souriait. —Messieurs, dit-il, je suis pourtant le même homme que vous vouliez tuer il y a vingt-deux ans, pour avoir osé dire qu'il vous fallait un quai. Vous êtes contents maintenant et moi aussi.

Cet homme de caractère, bien loin de se laisser entraîner par l'opinion, l'avait dominée. Il acquit un ascendant prodigieux sur ses coparoissiens, qui, voulant le récompenser, lui infligèrent une grande punition ; ils l'élirent député, et il devint maigre comme un clou. Ceci se passait dans la province de Cébeuq, longtemps après la famine de Pharaon.

C'était une fois un homme et une femme qui s'en allaient en voiture dans un chemin. Ils étaient compère et commère. Un homme à cheval suivait. A chaque maison qu'ils passaient, une dizaine de têtes se montraient dans la porte, demandant si c'est un petit garçon ou une petite fille. Les che-

mins de belle terre grise étaient affreux, bien qu'il n'eut plu qu'une journée. On mit une heure et demie à faire une lieue, il ne restait plus que 20 arpents. L'enfant à baptiser n'était pas encore mort. Tout-à-coup le cheval s'embourba, les moyeux des roues traînaient dans la vase. L'homme se leva debout, frappa, hurla, prit la queue, prit la bride, rien n'y fit. La pauvre bête s'écrasa en tournant la tête de côté et d'autre, en regardant la clôture de la route qu'on avait défaite *après* deux grosses bordées de neige et qu'on était pour relever le plus tard *à la fin de juin*. Les hommes comprirent la bête et allèrent chercher des perches. Rien n'y fit, les perches n'eurent pour effet que de faire geindre le cheval d'une manière alarmante.

L'enfant n'était pas encore mort.

Une idée lumineuse leur traversa l'esprit. On avait un autre cheval. Essayons ; à deux, dirent-ils, ils s'arracheront. Deux voisins étaient arrivés avec un collier et des traits. Rien n'y fait. Les quatre hommes se mettent aux quatre roues en criant aux chevaux. Devenus plus pesants par l'effort que ces hommes firent pour soulever la voiture, ils s'enfoncèrent jusqu'à la ceinture et crac ! les chevaux pressés passèrent à travers leur attelage et libres se hâtèrent de prendre le champ et d'aller raconter en gambadant leur aventure à des compagnens qu'ils voyaient sur le sommet

d'une côte à plus de vingt arpents—et les quatre hommes tenaient encore les moyeux et l'enfant n'était pas mort. La femme maligne comme toutes les femmes, riait aux éclats et disait qu'elle ne pouvait pas comprendre que les deux chevaux avaient eu plus d'esprit que quatre hommes. Un homme qui avait des bottes canadiennes passa, jeta des perches et après bien des efforts, hommes et femmes étaient sur la levée du fossé, la voiture au milieu du chemin et l'enfant n'était pas mort.

L'homme aux bottes canadiennes leur dit que la navigation était ouverte, que le prix du grain avait augmenté de 12 centins par minot, le lard de 5 centins la livre, le beurre de 8, que les œufs se vendaient un chelin la douzaine,—et la voiture était au milieu du chemin.

Quel pays de chiens ! dit l'un des hommes en regardant son cheval.... qui était sur la côte.

La femme reprit : Quoi ! vous reprocheriez au Bon Dieu de nous avoir donné de la bonne terre? vous voudriez n'avoir que du sable, je suppose ? Vraiment, dit-elle, les hommes de par ici sont admirables ! et d'un ton mordant elle ajouta : Si vous vouliez faire la soupe et soigner les enfants à la maison, toutes les femmes de la paroisse, en quatre jours, viendraient arranger les chemins de

manière à ne pas perdre une messe, à avoir le médecin et le prêtre avant qu'on fût mort.

Les hommes allumèrent leur pipe.

Plus tard, l'opinion vint à changer, les hommes eurent honte et s'obligèrent à travailler ensemble trois jours dans le printemps et trois jours dans l'automne à l'amélioration des chemins qui devinrent beaux, mais depuis longtemps l'enfant était mort.

EN NOUS AMUSANT.

Amusons-nous encore sans offenser le bon Dieu —c'est-à-dire d'une manière utile.

Un émigré nouvellement arrivé de France, mais qui n'avait de français que le nom, comme il y en a malheureusement qui nous arrivent de temps à autre, se trouvait dans une colonie de cette province. Dès son arrivée, il voulait tout réformer et montrer aux canadiens qu'on pouvait se passer de prêtres. Voici, disait-il, un journal qui met les calotins à leur place. Un soir, un canadien se mit à genoux pour faire sa prière. Le nouveau déballé se fâcha tout rouge et commença à " l'invectiver ".—Ote-toi d'ici, c'est ma place ;—le canadien ne bougeait pas, et se frappait la poitrine : " Par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute ". —Ah ! c'est ta faute en effet, dit le rénégat, je vais te montrer que j'ai du sang français qui bout dans mes veines ; et vlan, vlan, le voilà à taper sur le canadien. Quelques amis coururent au secours. Laissez-moi faire seul, répondit tranquillement le canadien qui avait, je vous assure, " du poil aux pattes " ; Je vais lui calmer le sang français ; et d'un tour de bras, il enlève mon petit gamin qui se débat comme un diable dans l'eau bénite.

Il regarde la rivière qui charriait de gros glaçons, tiens ! se dit-il à lui-même, l'eau de la rivière doit être assez froide pour empêcher le sang d'un homme de bouillir. Il alluma tranquillement sa pipe en tenant toujours sous son bras son cher dépôt, et d'un pas mesuré, s'avança vers la rivière. L'insulteur des prêtres s'accroche aux chaises, à la table, le canadien marche toujours. Celui-là saisit la porte—file toujours mon canadien.—Le gamin saisit au passage les branches d'un arbre—le canadien marche toujours—la peau des mains de sa victime resta dans les bourgeons. On arrive à la rivière et sans dire ni un ni deux : plaque, vlà mon espèce de français à la nage entre deux glaçons.—Eh! bien, camarade, dit le canadien les deux poings sur les côtés : le sang français qui coule dans tes veines, *bouille-t'y* encore ?

On tira le malheureux, on lui fit changer ses habits, et, le lendemain, il partait pour un climat plus chaud. Puisse-t-il ne pas revenir !

Mgr l'Archevêque, qui veille avec une sollicitude paternelle sur l'âme de ses enfants, a attiré dernièrement l'attention publique sur certaines feuilles qui nous arrivent, comme disait Louis Veuillot, à propos du *Siècle*, autour d'un resemelage de bottes. Qu'on y fasse bien attention ! la disposition de notre caractère nous porte à imiter les français. Qu'on imite alors les seuls qui soient

français, c'est-à-dire les bons catholiques ou les cléricaux.

L'histoire d'un vieillard de Sainte-Emmilie. Elle est courte, mais elle peut faire réfléchir deux ans.

—Auriez-vous la bonté de me dire votre âge, brave vieillard ?

—85 ans, mon père ; et, Dieu merci, je lis encore sans lunettes et je me rends à la messe tous les matins.

—Vous êtes né par ici ?

—Dans la chambre où je vous parle, mon père; je n'ai jamais voyagé bien loin. Lors du commandement général, j'ai pris les armes et me suis rendu jusqu'à Saint-Antoine de Richelieu ; je me retirais chez un nommé Durocher, tout justement le père du Révd F. Durocher, de Saint-Sauveur. J'avais vu du beau blé dans ces endroits-là. Une dizaine d'années plus tard, étant marié, je dis à ma famille que j'avais envie d'aller chercher du blé " du grand moral." Je n'avais pas d'argent, je partis tout de même et j'allai à Saint-Antoine. J'avais une fine bête dans ce temps-là. J'arrive, je cogne à la porte, on me dit d'entrer et puis j'entre.—Bonjour, monsieur, madame, me reconnaissez-vous ? Je suis un des soldats qui se pensionnèrent ici trois jours, il y a dix ans. Personne ne me reconnut à l'exception d'une fille qui avait remarqué—je ne sais

pourquoi—plus ma figure que les autres ; je n'ai pourtant jamais été joli. Elle me reconnut et dit à M. Durocher : c'est lui qui nous disait qu'il viendrait chercher du blé de semence et une femme par ici.—Tout justement, dis-je, je viens remplir ma promesse, du moins quant au blé. Ce dernier mot parut taquiner la fille qui approchait la trentaine.—Mais, M. Durocher, je n'ai pas d'argent ; je vous promets, par exemple, que je vous paierai l'an prochain, à la Toussaint.—Oh ! il n'y a pas de soin, me répondit-il, l'argent n'y fait rien, vous aurez le blé que vous voudrez. Il me donna mon blé, et je lui donnai ma parole, et change pour change, ni papier ni rien, je m'en revins, oubliant de lui laisser mon nom. Eh ! bien, mon père, l'année suivante, la veille de la Toussaint, j'étais rendu là avec mon argent.

—Juste la veille de la Toussaint, dis-je.

—Juste la veille de la Toussaint, mon père. Quant à moi, il n'y avait rien d'étonnant de m'y voir: je devais y être ; mais ce qui montre le cas qu'on faisait de la parole d'un homme, c'est qu'en entrant là, je vis un lit tout prêt pour un étranger et tous les gens de la maison endimanchés.

—Ah ! monsieur, me dirent-ils, on savait bien que vous alliez venir ; on vous attendait depuis le matin ; de loin ou de proche un canadien ne manque pas à sa p[illegible]le.

Deux larmes brillèrent à ma paupière. Le vieillard s'en aperçut, se dressa sur sa chaise et dit : on avait bien nos défauts, mais on était honnête par exemple.

Eh ! bien, dis-je aux jeunes gens qui m'entouraient, que pensez-vous du bon vieux temps ? Croyez-vous que si un jeune homme allait acheter du blé à 50 lieues, " sans papier ni rien ", on lui préparerait un lit dans la prévision qu'il viendrait la veille du jour marqué ? Qu'en dites-vous ?

L'un des jeunes gens souriant me dit : je crois que sur 200, il n'y en aurait guère plus de 50 qui prépareraient un lit, les autres diraient : " mon blé est au diable vert et mon homme court après." Dans notre temps, continua le vieillard, ce n'était pas parce qu'on avait un papier en main qu'on payait, mais parce qu'on avait donné sa parole et qu'on y était obligé sous peine de péché. Avec ça, qu'il y ait un papier ou qu'il n'y en ait pas, on trouve toujours son compte en ce monde-ci ou en l'autre.

Oh ! le bon vieux temps que le temps des vieux ! !

ENCORE UN MOMENT DE RÉPIT.

J'étais dans une nouvelle paroisse où quelques-uns des gens sont un peu "à pic" ; ils participent à la nature du terrain, qui est bon au fond, mais qui a besoin d'être travaillé pour produire. Je marchais dans un chemin qui se sentait encore des effets du déluge. Je vis un vieillard, assis sur une roche, se reposant et disant son chapelet. On laissa la sainte Vierge pour le bon Dieu, et une longue conversation s'engagea entre nous deux. J'en détache un fragment à l'endroit où un groupe de personnes s'était formé autour de nous ; tous ces braves gens étaient accourus pour voir un prêtre "qui avait de la barbe comme sur les images de la sainte Vierge et puis de saint Joseph."

—Que les chemins sont mauvais ici, brave vieillard, n'est-ce pas?

—Oui, mon père, vous l'avez dit, et pourtant au nombre qui vous entourent, vous voyez que les gens ont du temps de reste. Voyez-vous cette roche, trois hommes l'ôteraient dans une heure. Eh ! bien, ce sont les débris de la quatrième voiture que vous voyez là ; quatre roues de brisées, deux chevaux d'estropiés, une femme à moitié

morte de peur, un enfant roulé au bas de la côte, —et la roche est encore là.

—Que le gouvernement nous paie et nous l'ôterons, dit un des assistants.

Le vieillard.—Dans notre temps, nous étions obligés de faire noscheminsseulset souvent de travailler des mois en bande. Mais, voyez-vous, mon père, dit-il en se tournant vers moi, ces jeunes-là sont gâtés. Le gouvernement a fait faire le chemin et ils voudraient qu'il l'entretînt maintenant. Je connais lefond de l'histoire. Unhommeest passé par ici, a fait signer une requête et leur a dit qu'il allait leur obtenir 500 piastres. On dit, voyez-vous, qu'il veut *se présenter* l'année prochaine, comprenez-vous, mon père ? les vieux éventent la poudre de loin, que pensez-vous de tout cela ?

Comme dans l'intérêt de mon pays, j'avais déjà étudié la question, je répondis : Personne plus que moi ne veut l'agrandissement de mon pays et je sais que les chemins sont nécessaires pour parvenir à ce but, mais il faut être raisonnable ; un gouvernement ne fait pas l'argent, et l'acte de la confédération, on doit le dire, n'a pas laissé de grandes ressources aux provinces. Quand le gouvernement aura fait de grandes saignées à travers nos forêts, dans la vallée de l'Ottawa, du lac St Jean, de la Beauce, du chemin Taché, de la Métapédiac, il aura déjà fait des dépenses énormes,

et après tout, quels sont ses revenus ? Il vous fait payer vos terres dont vous donnez le premier versement et dont la moitié de vous ne paie presque jamais les autres ; il paie lui-même l'arpentage. Que donnez-vous encore une fois au gouvernement. Il y a des pays où l'on paie pour chaque vitre qu'on pose dans sa maison, pour porter une montre à ses côtés, pour avoir un chien ; pour une boîte d'allumettes, vous payez tant à l'acheteur et tant au gouvernement, et chose étrange pour celui qui ne voit que le dessus des questions, ces pays sont riches et les gens de ces contrées ne trouvent pas onéreux de donner une piastre pour en avoir dix ; ici on ne donne pas un sou au gouvernement et on voudrait que le gouvernement nous donnât chacun une piastre. Remarquez bien que je parle ici de n'importe quel gouvernement ; il est humiliant pour moi d'avoir toujours à répéter ce mot, mais on craint si peu maintenant de suspecter les intentions d'un homme pour faire du capital politique. Pauvre conscience publique !

Je sais qu'il y a beaucoup d'argent de colonisation mal employé,—Donner 50 piastres ici, 100 là ne sert de rien.—On fait chaque année quelques pieds de chemin seulement ; les gens qui attendent un chemin se découragent et s'en vont. Çà me fait l'effet d'un homme qui commencerait

à bâtir 15 maisons et n'en finirait pas une. Je connais des familles qui sont dans le bois depuis quatre ans, il y a dans cette partie 104 lots de pris et les gens attendent un chemin qui s'avance à raison d'un mille par année. En attendant, ils transportent leur grain sur leur dos. Ces choses m'affligent, surtout quand je vois que bien des gens ont de l'argent pour améliorer le leur. J'ai beaucoup de documents en main sur ce sujet, que je ne livrerai pas à la publicité maintenant ; mais je dis que si l'argent de la colonisation n'était pas à la merci de ceux qui veulent se faire élire, on ferait beaucoup plus ; car les épinettes et les sapins ne votant pas, il leur est difficile d'avoir de l'influence sur un député. J'ai vu de pauvres colons qui avaient besoin d'argent, ne pas trouver d'emploi dans un chemin qui se faisait tout près d'eux. Le conducteur, vrai homme d'élections, avait choisi pour y travailler des hommes " qui branlaient dans le manche " et qui n'ont guère ébranlé les souches de la route. Ils savaient que le chemin n'était pas pour eux, qu'ils n'y passeraient peut-être jamais et alors—après eux le déluge—je m'arrête ici, bien que je puisse écrire plusieurs chapitres sur ce sujet, croyant avoir fait entrevoir que mon opinion arrêtée est celle-ci : que les chambres votent les subsides pour la colonisation et qu'on laisse au député ministre qui n'est pas responsable au peu-

ple, le soin d'employer l'argent pour le plus grand bien du pays, c'est-à-dire là où le besoin se fera le plus sentir. Cent colons donnent leur nom et prennent des lots pour aller habiter tel canton ; mais ils ne veulent pas transporter sur leur dos leur poële, leur charrue, leur grain de semence ; ils attendent un chemin. Maintenant, la main sur la conscience, est-il raisonnable de les laisser attendre, que dis-je, de les laisser partir pour les Etats tandis qu'on dépense ailleurs dix mille piastres pour améliorer un chemin déjà carrossable ou pour bâtir un pont qui empêchera de faire un détour de deux milles à 30 habitants?—Non ! la chose n'est pas raisonnable—mais, vous avez oublié les électeurs !

Supposons que tout l'argent soit bien employé, croyez-vous que la province de Quebec soit assez riche pour satisfaire aux besoins pressants de 33 comtés où se font des travaux de colonisation, dans l'état actuel des choses ? Non, mille fois non ; nos chemins nous coûtent trois à quatre cents piastres du mille, sans compter les ponts quelquefois dispendieux. Supposons maintenant qu'on demande à n'importe quel gouvernement de voter une somme pour construire 2000 milles de chemin. Nous voici devant une somme d'un million et plus. Les deux partis sont venus au pouvoir et tous *deux* ont été *loin* de pouvoir donner cette somme.

Je suis cependant en mesure d'affirmer que si ces chemins étaient faits, dans l'année même qu'ils se feraient, on trouverait des colons partout. Qu'on nous fasse des chemins, on ne demande que cela ; partout où il y a des chemins, il y a des colons.

Puisque nos gouvernants, quelqu'ils soient, ne *peuvent* pas satisfaire au *besoin urgent* qui se fait sentir, pour la bonne raison qu'on ne leur donne pas d'argent et qu'ils sont trop pauvres—je le dis à leur honneur—pour établir vos enfants à leurs propres dépens, pourquoi ne ferions-nous pas quelque chose pour eux ?

Au chevet de la patrie malade, il ne doit pas y avoir pour un homme qui a un cœur dans la poitrine, d'esprit de parti. Il est défendu de faire du capital politique avec les larmes d'une mère qui pleure sur la désertion de ses enfants.

C'est pourquoi, mes chers habitants, vous voudrez bien faire un petit sacrifice pour l'honneur de notre Province, pour le salut surtout de l'âme de vos enfants ; je sais que laissés à vous-mêmes, vous avez assez d'esprit pour faire une offrande pour une si noble cause ; mais les braillards, les estomacs creux vont arriver et former un troisième parti politique pour soulever les passions populaires. Les vrais patriotes s'étant donné la main pour passer une mesure patriotique, le parti des sangsues se formera. Mais, cette fois-ci, on le

clouera au pilori. Il y en a trop en Canada qui aiment la Patrie pour écouter ces monstres.

—Expliquez-vous donc. Quelle offrande, demandez-vous ?

—Oui, je vais m'expliquer. On est convenu qu'en favorisant la colonisation et l'agriculture, on augmenterait la richesse du pays de 20 millions, que pour arriver à ce but, il faut faire un sacrifice, car on ne fait rien de rien. Ce sacrifice est-il difficile à faire ?—Non, pas le moins du monde. Il faudrait bien peu aimer ses enfants pour ne pas vouloir sacrifier pour eux, un verre de boisson qui ruine, un fricot où l'on fait rire de soi, un bout de ruban qui jaunit au soleil, une chaîne de montre qui noircit les doigts, une partie de danse qui fait enfler les jambes, etc., etc., etc.

N'est-ce pas, mes bons amis, que vous comprendriez bien celui qui vous dirait ceci :

Il y a encore d'immenses terres à défricher, mais il faut des chemins pour y conduire, vos terres sont ruinées, il faut des engrais pour les améliorer, il vous faut des exemples à imiter, des études à faire, d'autres animaux à vous procurer, etc., etc., etc., etc. N'est-ce pas que vous comprenez que si *vos terres payaient*, l'agriculture serait plus en honneur. Comme on l'a dit : on aime un métier qui paie bien, mais on se dégoute d'une profession où l'on tire toujours le diable par la

queue, et voilà pourquoi on n'aime pas à être habitant ; quand vos terres vous rapporteront 20 pour cent, vos fils aimeront à être cultivateurs. Eh ! bien, comme l'on comprend ces choses, il faut tous se donner la main et demander une loi par laquelle chacun devra mettre entre les mains du secrétaire-trésorier des écoles, un quart de plus qu'il ne donne maintenant. Ceux qui donnent une piastre et demie en donneront deux —ce n'est pas la mer à boire.—Le mode de collecter cet argent n'entraînera aucune dépense. On a une organisation toute faite. Comme vous craignez que vos députés ne gaspillent cet argent en donnant des ordres aux manufactures de ficelle pour les élections, on vous assure que cet argent sera remis à un commissaire spécial et à ses adjoints, tel que M. S. Lesage et ses aides, qui vous feront rapport de la chose. Ceux-ci connaissent les endroits où les besoins sont urgents et je ne doute pas que bien souvent, ils aient gémi en voyant les préférences que l'on faisait en faveur de gens dont on favorisait plutôt la paresse en les accoutumant à vivre au crochet du gouvernement, qu'on ne soulageait les besoins.

Ce bureau est composé de gens que vous payez déjà et que vous continuerez à payer, voilà tout.

La seule différence est celle-ci : il aura des pouvoirs qu'il n'a pas maintenant. Avec l'argent qu'on mettrait entre les mains d'hommes indépendants, dont le seul intérêt personnel serait le succès des grandes œuvres dont ils auraient la direction, on peut prendre le devant avant dix ans sur toutes les provinces-sœurs, qui seront elles aussi obligées de nous imiter si elles veulent nous suivre.

Vous donnez chaque année pour le soutien de vos écoles la somme d'un million sept cent soixante mille piastres et vous ne murmurez point, car c'est pour l'avantage de vos enfants que cet argent se dépense.

Eh ! bien, supposons qu'on augmente ce chiffre d'un quart—c'est-à-dire que celui qui donne une piastre donnera une piastre et vingt-cinq centins— vous voyez que ce n'est pas la mer à boire. On gaspille tant de vingt-cinq centins ! Les municipalités conserveront le droit d'exempter les pauvres ; alors nous aurons la belle somme de $440,000 à dépenser chaque année, dans l'intérêt de vos enfants, somme qui sera soustraite à l'influence politique et qui sera employée exclusivement pour des fins d'agrculture et de colonisation. (1)

(1) Remarquez bien, mes bons habitants, qu'il ne s'agit pas ici de taxe, puisque cet argent n'est pas pour le gouvernement, mais pour vous autres et vos enfants seuls.

Admettons que cette offrande soit seulement pour quatre ans et alors on fonde 100 paroisses de plus et on assure la prospérité de plus de 300 autres que la mauvaise culture tient dans la misère ; c'est-à-dire que ces 440,000 piastres augmenteront le produit annuel de la province de 36 millions, comme je vous le prouverai plus tard d'une manière bien claire.

Une offrande pendant quatre ans de 25 à 50 centins par an, offrande devant rester dans le pays, devant être employée dans l'intérêt de vos enfants, et devant vous enrichir vous-mêmes en vous rapportant peut-être 50 à 60 piastres de plus chaque année, ne devra pas être refusée par un canadien qui a un cœur pour aimer sa patrie et une intelligence pour comprendre ses propres intérêts.

Les véritables hommes politiques disent que l'agriculture et la colonisation sont le salut du pays, nous avons donc lieu de compter sur l'appui de tous ceux qui veulent le bonheur des classes agricoles.

NOTES SUR NOS FINANCES.

Mes chers amis,

Une des causes de notre émigration est la mauvaise culture. On croit qu'on cultive bien dans la province de Québec, et on se trompe grandement.

La terre s'épuise quand on lui demande toujours et qu'on ne lui donne rien. L'avoine est une culture épuisante et si on continue de vouloir toujours semer de l'avoine, dans 50 ans l'avoine ne viendra pas plus que le blé, qui poussait bien autrefois, ne vient aujourd'hui. Il ne nous restera plus que le sarrazin en tout partage. Préparons-nous donc à manger de la galette.

Mes bons amis, semons moins de grains et semons mieux. Semons plus de légumes et semons bien. Ayons plus de foin et que ce soit des vaches et non des chevaux qui le mangent à rien faire. Un cheval vous ôte le profit de trois vaches qui, avec des légumes, vous donnent pour 24 piastres par année chacune.

Chaque habitant qui a une famille de 7 à 8 enfants peut récolter par année 1500 à 2000 minots de légumes. qu'il peut prendre dans deux ou trois arpents de terre. Avec des légumes, il a

du beurre ou du fromage et avec du beurre, il a de l'argent. A la fin de l'année, après avoir tout calculé, il verra qu'un arpent de légumes, lui aura rapporté bien souvent plus de 50 piastres.

La culture des légumes améliore la terre qu'elle débarrasse de toutes ses mauvaises herbes et la fertilise pour 7 à 8 ans à cause du fumier qu'on y a mis.

Ainsi il faut donc améliorer *toute* sa terre et ne pas mettre le peu de fumier qu'on a toujours au même endroit. Voyons la différence entre une ferme améliorée et celle qui ne l'est pas. En 1871. on récoltait dans le même espace de terre dans la province de

Québec		Ontario.
21,803,000	minots de grains	29,018,000
1,409,232	racines	15,008,005

c'est-à-dire que la Province de Québec comparée à Ontario sur la même grandeur de terre produit $7,241,153 de moins. J'entends ici par racines les légumes dont on se sert pour la nourriture des animaux. Nous voyons combien peu nous en récoltons.

Pourtant notre sol et notre climat nous permettent d'en avoir plus que la province d'Ontario, si on en juge par la récolte des patates.

Québec		Ontario
128,000	arpents	174,000
ont donné		ont donné
18,000,000	minots de patates	17,000,000

Dans la province de Québec, nous sommes 120,000 cultivateurs maintenant dont 10,510 n'ont que 10 arpents ou moins.

En supposant qu'en moyenne chaque cultivateur améliorerait ses prairies de manière à nourrir deux bœufs ds plus—c'est bien au-dessous de la vérité, mais on ne veut pas laisser de prise à la critique—nous voici devant une augmentation de $10,000,000 (dix millions de piastres) quelques-uns mettent 12 millions, car ils comptent 50 piastres pour le prix d'un bœuf gras.

Maintenant pour le tabac.

L'an dernier, la province de Québec fit venir pour la consommation 7,088,989 livres de tabac en feuilles—pour ne pas parler des autres tabacs, car je ne m'adresse qu'aux cultivateurs. Si nous l'eussions récolté, comme il nous était si facile, le pays aurait gardé un million et demi de plus.

Venons-en aux habits :

Nous avons un million de moutons qui nous rapportent 2,763,304 livres de laine. Le même nombre dans l'Ontario donnait 4,300,000. Par la mauvaise qualité de nos brebis, nous perdons donc

chaque année par notre faute près de 800,000 piastres.

J'ai calculé que l'an passé, nous avons été chercher ailleurs en *lainage*, telles que couvertures, étoffes à habits, étoffes à robes, pour la valeur de $3,117,895. Nous aurions pu fabriquer nous-mêmes toutes ces étoffes, car j'ai eu le soin, en compagnie d'un ami, de faire la soustraction de tous les articles qu'on ne peut fabriquer ; j'ai même laissé de côté les cotonnades importées dont un grand nombre peuvent être remplacées avantageusement pour l'été, par notre toile, ce qui porterait à quatre millions l'importation de choses inutiles en fait d'habits.

Je ne mentionne ici que certains articles, car si je voulais entrer dans les détails, on n'en finirait plus. Un exemple : l'article des chapeaux seuls qu'on a fait venir des pays étrangers : feutre, castor, soie, herbes, foin, copeau, etc.

Le chiffre se monte à la bagatelle de $472,111 ; il n'y a ici que le prix d'achat ajoutez-y le profit du premier, deuxième et troisième marchand, et vous voici à plus de $600,000. Sur ce chiffre, les cultivateurs doivent en avoir plus de la moitié. Un jour, j'ai vu 3,000 cultivateurs m'écoutant parler de colonisation ; 400 à 500 avaient des chapeaux de soie, et j'en ai vu *deux* ayant des

chapeaux en *foin canadien* et *un* seul couvert d'un chapeau de paille. Ce sont les trois seuls qui ne se soient pas plaints que le soleil leur brûlait la tête.

Disons donc aux cultivateurs qu'ils donnent 300,000 piastres pour se brûler la tête et cela chaque année.

Maintenant venons-en aux voitures.

Pendant que la Province de l'Ontario est à sarcler ses légumes, Québec se promène. Si celle-là a 28 millions de minots de légumes plus que nous, en revanche nous avons 139,000 voitures de plus qu'elle, quoique sa population soit plus forte que la nôtre. Nous avons 230,000 voitures à brûler pour rester sur le même pied que notre sœur, qui est pourtant—d'après mon humble opinion—trop fière à cet égard. Mettons qu'une voiture en moyenne coûte 30 piastres, nous avons la jolie somme de $9,600,000. Disons que l'entretien de ces voitures inutiles coûte deux piastres chacune par an, nous voici à 10 millions de perte.

L'an dernier, la Province de Québec a avalé pour $3,230,372 de boissons dont deux millions et demi je suppose, inutilement.

Nous voici alors devant les chiffres terribles

suivants, qui sont en grande partie, au détriment des cultivateurs seuls :

Perte de grains et légumes.	$ 7,241,153
" en foin et paturage..	10,000,000
" en laine par mauvais choix des brebis et production insuffisante.	3,117,895
" en toile production insuffisante..	750,000
" par l'achat de chapeaux nuisibles. . . .	300,000
" " " de boissons inutiles.	2,500,000
" *annuelle* par l'achat et l'entretien de voitures inutiles.	2,030,000
Total de la perte occasionnée par la mauvaise culture et par l'achat de *certaines* choses inutiles.	$25,938,048

C'est-à-dire en chiffres ronds 26 millions de piastres que nous pourrions avoir et que nous n'avons pas—26 millions que nous pourrions avoir en donnant 15 à 30 centins par an—faible somme il est vrai—mais suffisante pour nous donner *les moyens de les avoir.*

Quiconque étudiera le tableau précédent, se convaincra que nous sommes restés bien au-dessous des chiffres réels.

Il est clair, par exemple, qu'un cultivateur peut augmenter son revenu de 80 piastres en foin et pâturage—nous l'avons déjà compté—et de 100 piastres en beurre ou fromage. En 1871, nous avions 406,542 vaches laitières dont 300,000 mangeaient de la paille l'hiver et suçaient les che

villes de clôture l'été, c'est-à-dire qu'elles étaient nourries plutôt de manière à leur entretenir la vie qu'à faire du profit. Avec de bons légumes et de bons pacages, chaque vache aurait donné 60 livres de beurre de plus : donc 18 millions de livres qui représentent un capital $3,600,000.

Pour montrer que nos calculs ne sont pas exagérés, je mets ici un tableau qu'un *cultivateur* a fait. Il a calculé ce qu'un arpent de terre lui a donné *du temps qu'il cultivait mal*, me disait-il, et ce que lui a donné le même arpent depuis qu'il a changé de système de culture.

Je ne mets ni la quantité des produits, ni le prix, je laisse à chacun de le faire, étant sûr qu'il trouvera que les calculs de leur confrère sont loin d'être exagérés ; en effet, il a eu deux ans de mauvaise récolte sur les derniers huit ans.

Un aepent de terre culitvé d'après l'ancien système de Mathusalem.		*Système nouveau.*
1ère année,	avoine..$	Légumes.......$
2ième "	avoine..	Blé............
3ième "	pacage...	Prairies.........
4ième "	pacage...	Prairies.........
5ième "	prairies..	Prairies..........
6ième "	prairies..	Pacage.........
7ième "	prairies..	Pacage..........
8ième "	blé......	Avoine..........
	$59 50	$151 25

Disons 60 en premier lieu et 150 en dernier, c'est-à-dire dans la proportion de deux à cinq.

Or les produits des champs en 1871, ont donné dans notre province..........	$30,046,000 00
Supposant que le quart disons.........	7,511,500 00
Provienne de terres améliorées, il reste donc les trois quarts c'est-à-dire.......	22,034,500 00
Etant le produit de terre qui par l'amélioration, donnerait en suivant la proportion de 2 est à 5.................	56,336,250 00
Ajoutés au $7,511,500 en premier lieu mentionnés, porteraient le chiffre à..	63,847,750 00
Soit une augmentation de...............	33,841,750 00
Suivant le calcul d'expérience de certains agronomes de.....................	50,000,000 00
Selon d'autres de..	46,000,000 00

Comme les chiffres ne mentent pas, ça vaut la peine d'y songer.

Voilà la perte occasionnée par la mauvaise culture.

Pour ce qui regarde l'habillement, nous n'avons pas parlé des soieries et des satins qu'on trouve chez nos cultivateurs. Nous avons parlé des voitures, mais nous n'avons pas dit un mot de la parure du cheval ni de celle de la maison.

Nous n'avons rien dit de la quantité de terre que l'on perd, que nous soutenons n'être pas cultivable à cause des roches, tandis que la Province d'Ontario, utilisant tout, produit 5 millions de minots de pommes plus que nous par an.

Nous nous sommes abstenus de parler des conséquences de l'achat de la boisson. Que de maladies ! Que de journées de deux piastres de perdues ! Que de procès ruineux intentés ! que de chevaux morfondus ! que de voitures brisées ! que d'argent volé ! que de mauvais marchés conclus ! La liste est trop longue pour donner ici la perte même approximative.

Je n'ai pas parlé surtout de la plus grande perte que fait chaque année la Province de Québec—la perte du fumier.—Mais comme j'ai encore deux heures à moi avant de prendre le train du chemin de fer, prenons le temps de parler de ce sujet d'une manière spéciale.

NOTRE PLUS RICHE MINE.

Une mine d'or s'épuise. Après que vous avez trouvé tout le métal, elle ne vaut plus rien. Mais l'or que produit une mine de fumier s'augmente à tous les ans. La mine d'engrais qu'on a négligée dans la province de Québec depuis 50 ans, nous a fait perdre par année entre 15 à 20 millions de piastres, et nous n'avons pas l'air d'y songer. Si nous avions su utiliser notre fumier, une terre qui vaut aujourd'hui 1,000 piastres en vaudrait 2,000. Une mine de 1,000 piastres sur chacune de nos fermes, ferait un joli lingot d'or dans la province de Québec. De plus, chaque année, l'exploitation de cette mine nous aurait donné—mettons le plus bas chiffre—12 millions de piastres, c'est-à-dire, 500,000 vingt piastres d'or monnayé. Y a-t-on réfléchi ?

Le pays le plus riche n'est pas celui où il y a le plus de mines, mais celui où il y a le plus d'engrais.

A-t-on beaucoup d'engrais dans notre Province ?

Laissez-moi vous répeter le mot d'un de mes compagnons de chasse, un riche anglais :

—Dans aucun pays du monde, je n'ai vu autant de fumier.... ailleurs que dans les champs, me

disait-il. On passait dans une sucrerie. Je guettais, le doigt sur la détente, la perdrix assez imprudente pour venir se percher à 60 verges de mon fusil, et lui regardait les feuilles décomposées, la couche de dix pouces de fumier végétal qu'il foulait aux pieds.

—Mais pourquoi, me dit-il étonné, le gouvernement empêche-t-il d'enlever ce riche engrais ?

—Le gouvernement ne peut empêcher cela, monsieur ; cette sucrerie appartient à un particulier sur la terre duquel nous avons passé.

—Là où la récolte est manquée, mon père ?

—Là où la récolte est manquée, monsieur.

—Là où les animaux crèvent de faim, mon père ?

—Là où les animaux crèvent de faim, monsieur.

Il prit son cahier de notes et écrivit quelques lignes ; je ne les ai pas lues, mais je crois qu'il ne fit pas notre éloge.

Il y a des engrais animaux, végétaux, minéraux, mixtes, suivant la division qu'en a fait M. A. C. P. R. Landry, membre du parlement fédéral, dans son traité populaire d'Agriculture que toute la classe dirigeante devrait savoir par cœur.

En lisant les trente pages qu'il a écrites sur les engrais, vous verrez combien il se perd d'argent en la province de Québec ; car ne l'oublions pas, le

fumier, c'est de l'or et même, si vous voulez aller à la source des choses, vous serez, mes bons habitants, obligés de convenir qu'il vaut mieux ramasser le fumier " à pelletées " que l'or, car celui-ci perdrait sa valeur s'il était nombreux comme les roches, tandis que des engrais, plus il y en a, plus ils représentent de valeur. Cependant comment le traite-t-on *ce cher fumier*, dans notre province ?

Que dire d'un cultivateur qui fait un fossé devant ses étables pour laisser couler le jus de son fumier qui menace de noyer ses bêtes à corne dans le printemps ?

Que dire de celui qui se plaint de n'avoir pas de fumier et qui, au moyen d'un peu de chaux, peut faire avec les chardons, les " *chataigniers*, " les mauvaises herbes qui croissent dans son champ ou dans le chemin, des engrais susceptibles d'augmenter sa récolte de 100 piastres, et qui n'en fait rien ?

Que dire d'une ville qui jette son meilleur engrais dans la rivière ?

Que penser de celui qui pourrait aller chercher dans ses bois non pas des tomberées, mais des charretées de bon engrais et qui se promène dans les chemins en attendant que son grain " échaude. " Le grain échaude plus à cause de la *maigreur* de la terre qu'à cause de la température du climat.

Quel cas fait-on en Belgique, en France, des engrais ?

En France, on va chercher à dos de mulets dans les montagnes les feuilles des arbres. On va même à 6 lieues remplir des sacs de feuilles—je me trompe—de petites épines de l'épinette rouge.

Ce grand désir de se procurer des engrais a fait naître une industrie que vous trouverez singulière. Les petits enfants partent chaque matin avec un panier au bras et courent dans les chemins à la suite des chevaux, puis quand ils reviennent *chargés de dépouilles*, on leur paie 5 sous pour le contenu de leurs paniers.

On demandait à un belge ce qui l'avait frappé le plus dans notre pays, il répondit : c'est de voir qu'au printemps, il y a plus de fumier dans les chemins qu'il n'y en a l'été dans les champs.

Que de tas de paille qui se perdent ! Vous dites : cette paille là se ramasse quand on laboure et fait plus de mal que de bien, mais pourquoi ne pas la couper et la faire décomposer ? pourquoi ne pas en faire des litières pour vos animaux ?

Soit dit en passant, la même quantité de paille nourrira, si elle est coupée, quatre vaches au lieu de trois. Vous payez un coupe-paille dans un mois.

Une ère de prospérité se lève pour la province de Québec ! Les beurreries ? les fromageries ? me

dites-vous—elles vont y contribuer beaucoup—cependant sans engrais, le beurre et le fromage seront rares.

Le sucre de betterave?—bonne chose sans doute, mais sans engrais, la betterave sera peu sucrée.

Quoi donc ?—500 tonnes d'engrais de phosphate qui vont arriver et des milliers de tonnes qui vont se fabriquer ici bientôt : Voilà, dans mon humble opinion—opinion que je n'ai pas prise dans les journaux qui n'en ont pas assez parlé—l'une des plus grandes mesures politiques qui aient été prises depuis longtemps—ceci est de nature à changer la face du pays, car nous apprendrons à mieux apprécier la valeur de tous les engrais que nous laissons perdre. Quand on pourra avoir de l'engrais pour couvrir toutes nos terres, nous le paierons d'abord dès la première année par la récolte et ensuite nous aurons pardessus le marché, sept ou huit autres bons rendements.

On sait que notre phosphate est très-vivace ; on croit même donner par son usage aux vignes de France qui sont malades de vieillesse une nouvelle jeunesse. On parle d'aller mettre des vignobles dans le grand désert de Sahara qu'on rendrait fertile au moyen d'engrais de phosphates déposé autour du plant.

Nos terres sont aussi *malades de la vieillesse.* Puisse le phosphate les rajeunir et leur donner un

éternel printemps, non je me trompe, je demande trop,—avec un printemps éternel, on ne pourrait pas avoir de récolte dans l'automne.

Mes chers amis, je n'ai pas besoin de m'excuser pour vous avoir parlé si longtemps de fumier, à ce propos, je vous rappellerai le mot qu'on attribue à Sully :

Ce qui sent l'argent, n'a jamais pué.

Je vous dirai même plus : 500 tonnes d'engrais répandent à mon avis un parfum si aromatique que je ne craindrais pas d'en embaumer un discours du trône.

CUEILLETTE.

—

M. J. A. Langlais, libraire, St-Roch, de Québec, celui qui veut bien se charger *gratuitement* d'écouler mes livres dont je ne puis surveiller la vente à cause de mes nombreuses courses—ce dont je l'en remercie ici—a un fermier dont les cinq vaches lui ont rapporté 714 livres de beurre. Il avait ordonné à ce fermier de semer pour *six* piastres de graines qu'il lui envoya, sur *douze* arpents qu'il destinait au pacage.

Sur une terre voisine un habitant n'a pas voulu semer de graines : 12 vaches sur 47 arpents de pacage ne lui ont donné que 619 livres de beurre.

Voyez la différence :

5 vaches.	12 arpents.	714 livres.
12 "	47 "	619 "

***

M. Baptiste Lavoie, de Kamouraska, autrefois de St-Denis, a semé un arpent de betteraves. M. Langlais lui dit : tu vas labourer cet arpent *trois fois* pour bien l'ameublir ; engraisse-le aussi, bien entendu puis tu vas répandre un peu de paille sur

cet arpent ; les vers et insectes nuisibles qui se trouvent dans la terre vont tous venir s'y réfugier le soir—alors tu y mettras le feu—tu feras cela deux fois—tu semeras ta graine de betteraves. Il fit tout cela et eut sur un arpent d'un côté, et un arpent et une perche de l'autre, écoutez-bien, 600 quarts ; oui ! *six cents quarts à fleur* de betteraves, au su de tout le monde.

Il engraissa deux bœufs, nourrit chevaux et vaches, et le 15 janvier, comme on lui demandait s'il avait encore des betteraves il répondit : " Si j'en ai encore ! bien loin de diminuer, je crois que ça augmente, je n'ai jamais vu une affaire pareille de ma vie."

M. Langlais n'a peut-être pas cultivé beaucoup lui-même, mais il a étudié, il connaît la théorie. Je n'ai pas besoin d'aller en Australie pour savoir ce que cette terre pousse ; je n'ai besoin que de m'en rapporter au témoignage des hommes nombreux qui ont vu. Voilà tout et voilà qui est suffisant pour le Canada comme pour l'Australie.

Que de services on peut rendre quand on lit autre chose que des romans !

* *
*

J'ai vu dans un comté deux candidats opposés aller voir à domicile *tous les électeurs* et parler des

heures durant. Chacun abondait dans son sens et soutenait qu'il était meilleur que son adversaire. Je pensais par devers moi : si ces deux hommes instruits parlaient à leurs électeurs de colonisation et d'agriculture, ils changeraient la face du comté en quatre ans. L'ont-ils changée? les uns disent oui, les autres disent non, et plusieurs disent oui et non.

Etudions la *géographie* de notre pays, étudions la *culture* de notre pays.

* *
*

Un cultivateur modèle cet hiver me disait : On fait beaucoup de bruit quand on suppose que 5 ou 10 mille piastres ont été dérobées au trésor public et l'on ne s'inquiète pas des millions que la province perd chaque année. En France, les calculs les plus judicieux ont établi que ce pays perdait par an en engrais, eaux des égouts etc., etc., pour la valeur de deux milliards de francs ; qu'en général une ville perd assez d'engrais pour reconstituer par son usage, sous forme de légumes et de céréales tout ce que cette ville consomme. Que dire donc du Canada, ajouta-t-il. qui laisse perdre cinq fois plus de fumier que la France? Proportion gardée c'est-à-dire 1 est à 36, nous perdrions donc

44 millions de piastres. Si ce chiffre vous effraie, divisons par 4 et nous aurons 11 millions.

* *
*

Par la stabulation perpétuelle, c'est-à-dire, mes chers habitants, en gardant vos vaches enfermées l'été comme l'hiver, elles donneront dans un an, 20 fois leur pesanteur de fumier, plusieurs auteurs disent 25. Une vache donnera donc 16 tomberées de bon engrais.

* *
*

Il y a une nouvelle plante importée au pays, dont on dit beaucoup de merveille : la casoude à feuille rude, qui vient d'un climat aussi froid que le nôtre. Si la dixième partie de ce qu'on en dit est vrai ; une vache enfermée l'été dans votre cour, vous fournira assez d'engrais pour que celui-ci vous produise du fourrage vert pour la nourriture de cinq vaches.

Cette plante aurait de larges feuille, qu'on couperait quatre et cinq fois l'été. Un arpent bien cultivé donnera 100 tonnes de fourrage vert. Un journal américain généralement bien renseigné, en est tombé en pamoison. Cette plante va changer la

face de l'Amérique du Nord, s'écrie-t-il. *Quoiqu'il en soit*, la chose vaut la peine d'être essayée.

*
* *

Le journal d'agriculture nous donne bien des détails sur le sorgho et l'avantage de le cultiver. Ne négligeons pas cette culture, nous qui aimons tant le sirop !

*
* *

Un cultivateur du comté de Lotbinière avait 7 vaches, toujours maigres. Je vais en vendre cinq, dit-il, et je soignerai mieux les deux autres. Cette année, ces deux vaches lui ont donné 407 livres de beurre, bien comptées. L'an dernier les sept ensemble ne lui en avait donné que 361.

2 vaches	....	407 livres
7 "	....	361 "

De la vente de ces cinq vaches, il a payé une dette. Cette année il a gardé 47 livres de beurre pour son hiver et en a vendu 360. Il me disait l'autre jour : je vous assure, qu'on ne m'y reprendra plus à avoir des vaches maigres ! Mais que voulez-vous ! mon père, je n'avais jamais été montré mieux.

Deux hommes de St. Denis semaient du tabac dans le même morceau de terre engraissé de la même manière—du tabac de la Havane. L'un déposa 40 tiges de 3½ pieds en 3½ pieds en tous sens. Il eut 35 *livres.*

L'autre planta dans sa moitié 82 pieds et eut 19 livres.

40 pieds	....	35 livres
82 "	....	19 "

Que c'est drôle la culture!! (1)

* *
*

Mr Joseph Riendon avait 12 moutons qui lui ont donné 14½ livres de mauvaise laine dont une partie, il faut le dire, est encore dans les branches et les perches de clôture.

François, son frère, qui avait été à l'école d'agriculture, en avait 6 qui lui ont donné 36¼ livres.

12 moutons	....	14½ livres
6 "	....	36¼ "

(1) Quand je parle de cultiver du tabac, je ne veux pas par là en recommander l'usaage—mais plutôt que d'en acheter, il vaut mieux le récolter. Ne laissez jamais fumer les enfants, ça leur est toujours nuisible.

Je passais devant une maison, j'entends travailler au métier, j'arrête. Bonjour, madame ;—bonjour Monsieur.... non, je me trompe.... je m'aperçois à votre habit que vous n'êtes pas un monsieur, vous êtes un prêtre, n'est-ce pas?

—Oui, madame; vous êtes à faire de la belle toile ?

—Pas bien belle,—mais on fait ce qu'on peut. J'ai deux de mes filles qui ont chacune *un métier de monté* à la grange. Elles travaillent comme des bonnes. La semaine dernière, leur père a a été vendre trois gros rouleaux d'étoffe et de flanelle qu'elles ont faites elles-mêmes et pour les récompenser, il a apporté à chacune, un beau livre de prière et ces beaux cadres de leurs patronnes que vous voyez. Je vous assure qu'il y en a du monde qui sont venus voir ces cadres-là ! !

—Je vois, madame, que vos filles sont travaillantes ; je les en féliciterai, votre époux sait les encourager, non pas en les envoyant danser, mais en leur achetant quelque chose d'utile.

Tout-à-coup, la porte s'ouvre et laisse voir deux figures rondelettes qui se ressemblaient beaucoup ; je félicitai ces demoiselles de ce qu'elles s'occupaient à travailler toute la journée.

Quand je fus prêt de partir, l'une s'approcha de sa mère et lui dit :

Maman, lui avez-vous montré les cadres que papa nous a achetés ?

Mesdemoiselles, dis-je, l'an prochain, vous allez en gagner un autre, et un beau. Vous allez cultiver un arpent de choux de siam, ce qui ne donne pas plus d'ouvrage que les patates ; ayez-en bien soin et vous verrez que votre père vous récompensera en voyant le grand profit qu'il en retirera. Tâchez, madame, de persuader à votre mari que la graine de trèfle et de mil sont indispensables pour faire un bon pacage. Revenez souvent sur ce point et vous gagnerez. Quand vous entendrez dire que quelques-uns doivent parler sur l'agriculture dans cette paroisse ou la paroisse voisine, pressez-le d'y aller, en lui disant, qu'après tout, il n'en mourra pas. Faites-le madame, aimez bien le bon Dieu, et il vous bénira—Au revoir

* *
*

J'entrai dans un couvent. Après avoir parlé de mes sauvages, j'appelai toutes les pensionnaires qui étaient filles d'habitants et leur demandai de toutes se placer sur une même ligne.

Il y en avait d'habillées à la canadienne, d'autres à l'étrangère.

Pourquoi n'êtes-vous pas habillées de petite étoffe, dis-je à ces dernières ? je serais tenté de

vous dire que vous n'avez pas d'excuse mais comme ce n'est peut-être pas votre faute, je vous prie de vouloir bien demander à votre mère de vous habiller de belle flanelle que vous trouveriez si chaude par un froid pareil. Elles en seront bien flattées, car je crains que ça ne soit par vos sollicitations qu'elles ont été entraînées à vous habillez de la sorte.

Quand à vous, dis-je, à celles qui étaient vêtues d'étoffes canadiennes, je vous prie de remercier vos bonnes mères du bon esprit qu'elles ont eu de vous vêtir de cette manière, voici une image pour vous, et une pour votre mère.

Vous surtout, demoiselle Thérèse, quelle belle robe vous avez-là ! ! Vous avez une mère de goût et si jamais, je suis juge à l'exposition, elle aura le premier prix.

Environ quinze jours plus tard, je suis dans les chars—ce qui m'arrive quelquefois—je vois qu'une bonne mère de famille veut me parler.

—Avez-vous quelque chose à me dire, madame ?

—N'êtes-vous pas le petit père Lacasse, monsieur ?

—Oui, madame, je suis le petit père Lacasse.

—C'est vous qui êtes allé au couvent de St M., n'est-ce pas ? ma fille m'a écrit, je vous assure qu'elle était fière d'être habillée en flanelle ! Je suis à en faire d'autre plus belle que la première,

car cette fois-ci, je veux gagner un livre. C'est notre curé qui nous encourage à faire tout ça. Quand ma fille fut admise à faire sa première communion, je lui demandai son avis pour connaître si la flanelle était convenable pour ce grand jour.

Il se fâcha presque de me voir si ignorante et si vaniteuse.

Habillez-là de belle étoffe légère, faite avec goût, ajoutez-y quelques ornements qui feront ressortir la beauté de votre étoffe, et croyez-m'en : votre fille sera la mieux habillée de toutes celles qui se présenteront à la Sainte Table. De plus, elle ne sera pas distraite comme elle le serait peut-être, si, pour la première fois de sa vie, elle était vêtue en seigneuresse. La vanité, ajouta-t-il en soupirant, ne choisit ni le temps, ni le lieu.

*
* *

Mon père ! me disait un jour un habitant : là-bas dans cette maison à toit rouge que vous voyez, il y a un garçon de 20 ans ayant à sa disposition 250 piastres, et un cheval. Il veut cependant partir bientôt pour les Etats.

Vingt minutes plus tard, j'étais à la porte indiquée. En entrant, je vis une jeune fille assise près d'une table, sur laquelle reposait toute la vaisselle

qui avait servi au dîner. D'une main elle tenait un livre, de l'autre une lavette qui n'attendait que l'eau chaude.

—Mademoiselle, quel est donc ce petit livre qui vous intéresse tant ? à coup sûr, ce n'est pas un roman.

—Non, mon père, ce sont les causeries de M. Ed. A. Bernard.

Je suis à enseigner l'agriculture de ce temps-ci. J'ai eu une discussion hier avec mon frère et je veux lui prouver qu'il a tort ; cet automme, je vais avoir mes preuves, je vais ensemencer un petit champ de légumes, je veux lui montrer qu'on peut être cultivateur et être riche, ce qu'il ne croit pas. Il devait partir pour les Etats, mais il attend à l'année prochaine, pour voir le résultat de notre changement de système de culture.

—Qui donc a attiré votre attention sur la culture ?

—Une bonne religieuse dont le père est membre de la société d'agriculture. Elle avait un petit questionnaire et me faisait répondre aux questions suivantes :

Combien pour faire un bon pacage faut-il mettre dans un arpent de graine de trèfle ? de mil ? etc., etc.

Quelle est la meilleure manière de semer les betteraves ? les carottes? les navets ?

De cette manière, mes récréations se passaient sans m'en apercevoir et maintenant, je vois qu'avec la grâce de Dieu, je puis être de quelqu'utilité à ma famille.

L'an prochain, dans un couvent du diocèse de Québec, chaque élève aura une planche de légumes à cultiver et un prêtre a offert une bourse de 10 piastres pour celle qui aura le mieux réussi. A mon avis, voilà 10 piastres qui en rapporteront mille par an avant longtemps.

La supérieure générale d'un couvent me disait dernièrement que dans toutes les maisons de sa congrégation, les filles des cultivateurs auraient à répondre à une cinquantaine de questions pratiques touchant la fabrication des étoffes, la culture d'un champ, l'entretien d'une laiterie et le ménage d'une maison.

Puisse celle qui répondra le mieux avoir le plus beau prix après celui du catéchisme, à l'examen duquel j'espère assister ! Cinquante questions sont peu de chose, et pourtant—excusez ma naïveté—ces cinquante questions à mon avis peuvent changer la face du pays.—Quand une fille ou une femme se met quelque chose dans la tête, comme par exemple de récolter des patates, il n'y a pas assez de *déluges* de mouche

pour les empêcher de réussir.—Elles remuent *ciel* et terre et restent victorieuses, à la peine de se servir même de leur " manche à balai. "

* *
*

Je rencontre un français du diocèse de Gap, catholique jusqu'au bout des ongles, dans un wagon de chemin de fer. On passe à travers des campagnes ; on voit des champs où les cultivateurs ont ramassé les roches en tas *larges et bas*.—Je crois, dit-il, que vos cultivateurs feraient mieux de mettre les roches près des clôtures et la terre au milieu du champ—Oh ! le gaulois ! !

La conversation continue : pourquoi, me dit-il, dans ce pays-ci ne faites-vous attention qu'à la superficie, la grandeur du terrain, et ne tenez aucun compte de la profondeur.

Pourtant, vous devez savoir que quatre arpents de terre de deux pieds d'épais valent mieux que seize arpents de six pouces seulement de profondeur. Quel cas faites-vous d'un immense rocher recouvert de six pouces de terre seulement ?

—On le laisse " à l'abandon, " M., répondis-je.

Et je crois que vos terres vont venir " à l'abandon " bientôt répliqua-t-il. Vos cultivateurs n'ont pas de charrues à sous-sol ; il y en a qui

lèvent la même couche de terre de quatre pouces d'épaisseur depuis l'arrivé de Champlain à Québec.

Heureusement que vous avez un puissant engrais de neige chaque année, car il y aurait longtemps que toutes vos terres seraient stériles Tâchez de bien faire comprendre aux cultivateurs qu'en défonçant, déchirant ou labourant la terre de 10 pouces d'épaisseur, un champ de 12 arpents est *plus grand* qu'un autre de 24 ou 30 en ne le labourant qu'à la profondeur de 4 pouces. La grandeur d'une terre dépend plus de la profondeur que de la surface. Voilà une chose, dis-je, qu'il sera difficile de faire entrer dans la tête de plusieurs de nos cultivateurs.

Une fois qu'ils compreudront cela, dit-il, un champ de 60 arpents de superficie s'agrandira tout-à-coup de 180 arpents, et cela à leur grand étonnement.

Venez donc, dis-je, dans les chars de seconde classe, continuer la conversation.

On s'y rendit. Les habitants nous entourèrent. Le français, grand ami des canadiens, développa sa thèse et répondit à bien des objections. Il fit voir aux assistants que si leurs jardins poussaient bien, c'est parce qu'ils défonçaient bien la terre ; il leur demande pourquoi la planche de grain qui se trouvait près des fossés, poussait mieux que les autres, pourquoi la terre qu'ils extrayaient

des puits après qu'elle avait subi l'influence du soleil, était si riche? Sur douze à quinze qui écoutaient, deux promirent d'essayer de défoncer une pièce de deux arpents, trois dirent qu'il était plus facile de cultiver dans les chars que dans un champ et les dix autres silencieux avaient l'air de penser : "Ça se pourrait ; on va voir si ceux qui essaient réussissent et si ça fait pour eux, ça devra faire pour nous." O! force de l'exemple! surtout dans nos campagnes.

Mes bons amis, retenons ceci : plus on creuse un champ, plus il élargit. Un agronome français dit qu'un arpent dont la terre est remuée jusqu'à 18 pouces de profondeur en a six de superficie dans l'automne, au temps des récoltes.

* *
*

Un cultivateur disait : que mon avoine était belle sur la demi-planche près du fossé ! Rien que sur cette demi-planche, j'avais plus que sur deux grandes planches à côté.

Si tout votre champ eut poussé comme cette demi-planche, combien auriez-vous eu de grain de plus, lui demandait-on ?

—500 minots, le moins, M.

—Pauvre homme ! que tu es à plaindre ! il t'est si facile de labourer profondément !

Un écossais me disait : j'avais une pièce de terre de méchante qualité et remplie de mauvaises herbes. Je l'ai l'abourée deux fois et j'y ai semé de bonne heure dans le printemps du sarrazin. Vers la fin de juin, j'ai labouré de nouveau ce morceau de terre couverte d'un sarrazin déjà assez long. Au moyen d'une chaîne de fer que j'accrochai à ma " perche " de charrue, je n'eus pas de difficulté ;—j'y semai du sarrazin de nouveau dont je fis une magnifique récolte. L'année suivante, même procédé, la troisième année, j'y mis du blé et y semai de la graine ; j'eus du blé à pleine clôture et maintenant c'est cette pièce de terre qui est la meilleure de tout mon champ.

* *
*

Pourquoi les lentilles reposent-elles la terre tandis que l'avoine l'épuise ?

—Une plante vit du suc de la terre et de l'air ; plus elle a de racines, plus elle vit aux dépens de la terre ; plus elle a de feuilles, plus elle vit aux dépens de l'air. L'avoine a plus de racines et moins de feuilles que les lentilles et voilà pourquoi elle épuise plus la terre.

Quand les plantes sont pour mûrir, les feuilles jaunissent et tombent ; c'est alors que la plante

demande à la terre tout ce qu'elle peut lui donner. Donc les lentilles qu'on sème et qu'on " fauche en vert " pour nourrir les animaux ne sauraient en aucune manière ruiner la terre ; mieux que cela, elles détruisent les mauvaises herbes.

Que de choses à apprendre en ce bas monde ! !

UN MOT DE COLONISATION.

L'œuvre de la colonisation marche bien ; tandis que les phalanges de braves s'avancent vers la vallée de l'Ottawa, la belle vallée du lac St-Jean reçoit des centaines de colons chaque mois. Metgermette et Watford vont avoir leur paroisse bientôt. Les townships Aquam et Panet vont recevoir cet été 180 bras ; le canton Patton en arrière du Cap St.-Ignace prétend éclipser ses rivaux, et sa prétension est peut-être légitime ; car 104 lots étaient pris cet hiver et depuis 20 autres colons ont donné leur nom. Les Reds MM. Galarneau et Sanfaçon s'occupent activement de la colonie St.-Marcel en arrière de St. Cyrille.—Les paroissiens de l'Islet seuls viennent de fournir 40 nouveaux colons pour cette future paroisse. St.-Pamphile va voir son nombre s'augmenter ainsi que St.-Eleuthère.—Les rives de la Rivière Batiscan vont se peupler rapidement grâce au zèle du Rév. M. Cazeau dont chacun a admiré l'an passé l'esprit de sacrifie et le dévouement.

Tout fait présager un heureux résultat.—Partout maintenant on parle de colonisation, qu'on continue ; la confiance et le courage renaîtront,

les idées changeront et nos compatriotes resteront dans le pays.

Ceux qui ont de l'argent de colonisation en mains sont priés de l'envoyer à l'Archevêché, car on est sur le point d'en avoir besoin ; il nous en faudrait encore plus, beaucoup plus, le mouvement de colonisation nous a devancés. Quelques petits sacrifices pour le pays, messieurs et mesdames, avant votre départ pour les eaux !

Dans quelques temps, mes chers amis, vous saurez par la voie des journaux, le temps fixé pour le départ des colons qui veulent visiter le Batiscan, Metgermette, Aquam, le chemin Taché.... etc.. etc.

En attendant préparez votre sac de voyage, faites un bon mois de mai, recommandez l'œuvre de la colonisation à la Ste. Vierge et priez pour nous.

PETIT RÉSUMÉ.

Dans le petit volume que vous venez de lire, qu'avons-nous dit ?

On a dit qu'il n'y avait qu'une bonne religion une seule—deux et deux font quatre, que la religion catholique étant bonne, toutes les autres doivent être mauvaises.

On vous a dit de montrer le bon exemple à nos frères séparés, d'être bien polis à leur égard, mais de ne jamais écouter ceux qui veulent discuter avec vous pour vous pervertir.

On vous a dit que le moyen d'être libre, *d'être à l'aise,* était de servir Dieu comme de bons chrétiens. On vous a mis en garde contre ceux qui voudraient exciter vos passions, vous faire croire que vous êtes malheureux, que vous êtes les plus mal *partagés* de ce monde.—On vous a dit que Monseigneur Plessis avait obtenu beaucoup pour le bien de l'Eglise catholique en Canada, parceque tous les canadiens étaient réunis comme un seul homme autour de lui.—Restons attachés à nos Evêques, et nous resterons catholiques et canadiens.—Nous avons dit que la politique avait pour mission de conduire un peuple à la prospérité, au bonheur.—Nous vous avons conseillé de

ne pas mettre tant de haine dans vos luttes politiques, de ne pas traiter de canaille, de voleur, d'ivrogne celui qui ne pense pas comme vous sur le mérite d'un homme. Nous vous avons dit qu'on pouvait faire des élections sans gâter nos populations et sans vouloir leur faire commettre des parjures.—Vous, vieillards qui êtes sages, faites bien voir à vos enfants la folie—c'est le mot, avec laquelle on se lance tête baissée, dans la politique, sans en savoir le premier mot. Jeunes gens! nous vous avons rappelé l'honnêteté des vieillards. Songez-y.

A tous, nous avons fait voir l'importance de bons chemins—chemins mauvais, pays pauvre.

A tous, nous avons demandé un petit sacrifice pour la colonisation et l'agriculture et pour vous prouver que le 25 ou 50 centins que vous donneriez, ne serait pas perdu, nous avons présenté un calcul qui a dû vous surprendre énormément; cependant les chiffres ne mentent pas.

Cultivateurs, vous pourriez augmenter les revenus de la Province de 30 millions—c'est-à-dire, une somme suffisante pour payer notre dette dans un an.

La colonisation! l'agriculture! Voilà les deux bases de la prospérité de notre pays, chacun le sait, chacun le dit, chacun le pense. Il faut donc parler, écrire, crier, il faut parcourir les paroisses,

aller de rang en rang, de maison en maison, voir tous les habitants et leur dire : cultivez-en moins grand, et cultivez mieux ; emparez-vous de votre sol qui, bien cultivé, fera la richesse de vos entants. Ne nous décourageons pas, Paris ne s'est pas bâti en un jour, imitons les bons prêtres de cette province qui ne se fatiguent pas de répèter à leurs paroissiens qu'ils doivent être *bons garçons*, bien aimer le bon Dieu, et bien apprendre leur catéchisme.

Cultivons mieux et politiquons moins, parlons plus de forêts, de chemins, de vaches, de brebis, d'engrais et moins du Pacifique et de la méditerrannée.

Parlons de beurreries, de fromageries, d'étofferies, parlons d'engrais, parlons d'engrais sans lequel un pays sera bientôt ruiné, tombera dans la misère et la pauvreté et sera obligé d'allé d'aller chercher ailleurs l'abondance.

O! bon Ange de la Province de Québec, éclaire-nous et dirige-nous dans les sentiers d'une politique qui a pour but de rendre un peuple heureux et prospère. Ainsi-soit-il.

REMARQUES.

Prix............ { 15 cts. l'exemplaire.
{ $1.00 pour sept exemplaires.

RELIÉ ÉLÉGAMMENT POUR LES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES
ET POUR LES PRIX DES ÉCOLES :

25 cts. l'exemplaire.

EN VENTE CHEZ

J. A. LANGLAIS, LIBRAIRE,

ST-ROCH, QUÉBEC.

RÉVDS PERES OBLATS,

EGLISE ST-PIERRE,

MONTREAL.

ET CHEZ LES LIBRAIRES.

On espère qu'on nous renverra dans quatre mois les livres qui ne seront pas vendus.

Comme plusieurs curés ont manifesté le désir de voir la troisième veillée de ma première "MINE," qui traite d'éducation domestique, se vendre séparément, j'ai l'intention, en y ajoutant quelques chapitres, de la livrer au public bientôt.

LE PRIX SERA DE 10 cts. L'EXEMPLAIRE.

ERRATA.

Page 8, 12me ligne, au lieu de « bon » lisez « fou. »

Page 18, 20me ligne, au lieu de « l'immortalité » lisez « l'immutabilité. »

« fou.»

talité »